

43

# BCU

*info*

JOURNAL INTERNE INTERNE ZEITUNG

**U**n catalogue des manuscrits médiévaux de la BCU

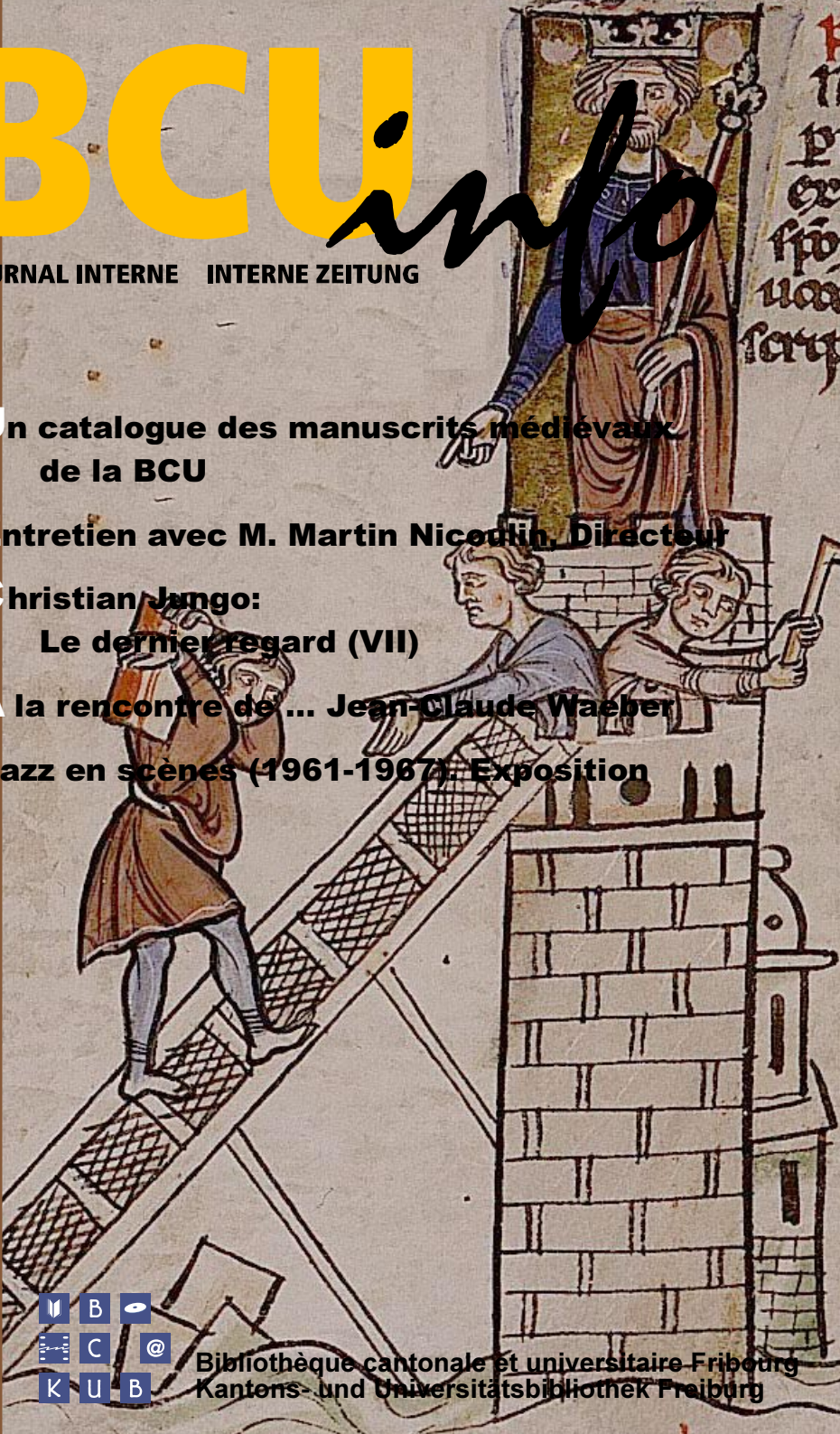
**E**ntretien avec M. Martin Nicolini, Directeur

**C**hristian Jungo:  
Le dernier regard (VII)

**A** la rencontre de ... Jean-Claude Waeber

**J**azz en scènes (1961-1967) Exposition

JUIN / JUNI 2002



Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg  
Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg

## SOMMAIRE

Le mot du Directeur	3
Un catalogue des manuscrits médiévaux de la BCU ...	4
... des personnes	6
Entretien de la Rédaction de <i>BCU Info</i> avec M. Martin Nicoulin, Directeur de la BCU	7
A la rencontre de ... Jean-Claude Waeber	20
Le dernier regard (VII)	25
Bibliothèque Communale de Romont	33
Salon du livre de Genève, 2002	35
Notes de lecture	37
Bulle de lecture	39
Jazz en scènes (1961-1967)	40

BCU-INFO.

Journal interne  
de la BCU Fribourg.  
Parution trimestrielle.

Rédaction:

Michel Dousse,  
Claudio Fedrigo,  
Regula Feitknecht,  
Christian Mauron.

Délai de rédaction:

les textes sont  
remis à l'équipe de  
rédaction jusqu'au  
5 du mois de parution.

# LE MOT *du directeur*

La BCU tourne une page de son histoire. Surtout, elle commence un nouveau chapitre de sa vie.

Grâce à votre travail, à vos compétences et à votre enthousiasme, les lecteurs et lectrices ont toujours trouvé chez nous leurs nourritures intellectuelles en abondance et avec le sourire. Je vous exprime mon cordial merci.

Je souhaite une cordiale bienvenue à Martin Good, le nouveau directeur. J'ai la conviction qu'il écrira un chapitre plus performant et plus brillant que les autres.

Merci au comité de rédaction de BCU-info. Grâce à son travail et surtout à sa ténacité, ce journal interne, cet instrument de formation et de communication célébrera l'an prochain son dixième anniversaire.



dessin de C. Fedrigo

Martin NICOULIN  
Directeur

## UN CATALOGUE DES MANUSCRITS MÉDIÉVAUX DE LA BCU : POURQUOI FAIRE ?

**Il y a exactement une année que les travaux de catalogage des manuscrits médiévaux conservés à la BCU ont débuté. Le temps est donc venu de présenter, brièvement, ce projet dont l'achèvement est prévu en 2005.**

Le but de cette entreprise consiste à mettre en valeur, au moyen d'un catalogue scientifique, les manuscrits du moyen âge de la BCU, à l'exception des 57 manuscrits liturgiques déjà décrits par Joseph Leisibach dans le premier volume de l'« *Iter Helveticum* » paru en 1977. Ce sont au total une centaine de manuscrits concernés par le projet. Conformément aux usages en vigueur, le catalogue fera l'objet d'une publication traditionnelle sur papier, probablement accompagnée d'une version abrégée publiée sous forme électronique.

Comme chacun sait, la collection de manuscrits de la BCU a été formée à partir des bibliothèques confisquées au profit de la jeune Bibliothèque cantonale lors de la sup-

pression des établissements religieux du canton en 1848. Parmi les bibliothèques saisies, celle des cisterciens d'Hauterive occupe une position centrale en raison de son importance quantitative et qualitative. Sur un peu plus de 70 manuscrits provenant de l'abbaye fribourgeoise, un nombre considérable a été copié par les moines sur les bords de la Sarine aux XIIe et XIIIe siècles déjà. Ils passent à juste titre pour être les plus anciens témoins de la culture de l'écrit dans la région. Un fonds d'une telle homogénéité et aussi bien préservé ne peut être concurrencé, en Suisse romande, que par celui du chapitre cathédral de Sion.

Une collection de manuscrits est le reflet fidèle des goûts et des préoccupations de la personne ou de l'institution qui les a rassemblés. Le fonds d'Hauterive témoigne, à sa manière, de la vie d'une communauté monastique au travers des siècles, rythmée par les principales activités des moines : la célébration de l'office divin, l'étude et la méditation de l'Écriture sain-



Ms. L 71, Italie (?), XIIIe s.,  
f. 227ra : cavalier harnaché  
portant un étendard.

te. On trouve dans cet ensemble de manuscrits, outre un nombre important de livres liturgiques, des exemplaires de la Bible, des œuvres des Pères de l'Église (en particulier de saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Grégoire le Grand), des recueils de sermons et de vies de saints, des traités théologiques, quelques ouvrages de droit et de littérature profane.

Chaque manuscrit est, par définition, unique. En effet, à la différence d'un livre imprimé, il n'existe pas deux manuscrits au contenu et à l'apparence extérieure absolument identiques. Il incombe par conséquent au catalogueur de manuscrits de les décrire avec la plus grande minutie. L'attention du chercheur est tout d'abord retenue par le contenu, c'est-à-dire par le ou les textes transmis, souvent démunis de nom d'auteur, ce qui complique son travail. Il faut ensuite identifier ces textes, en relever les particularités, indiquer les éditions existantes, procéder à des rapprochements avec des versions proches contenues dans des manuscrits ou des imprimés apparentés. La tâche se révèle ardue lorsqu'il s'agit d'œuvres encore inconnues ou absentes des répertoires et bases de données habituels. La résolution de problèmes de ce type peut nécessiter, dans certains cas, des recherches pendant plusieurs jours.

Plusieurs belles découvertes viennent cependant récompenser les efforts consentis. Citons-en deux parmi les plus remarquables : tout d'abord la mise au jour du seul témoin manuscrit connu à ce jour d'une homélie de Raban Maur († 856), puis la découverte de plusieurs feuillets palimpsestes provenant d'un manuscrit des *Satyres* d'Horace du XI<sup>e</sup> siècle dont l'écriture a été effacée par grattage au XIII<sup>e</sup> siècle afin de laisser la place à une vie de sainte Marie-Madeleine.

Après l'examen des textes, le spécialiste s'intéresse au contenant, autrement dit à l'aspect purement matériel de l'ouvrage : l'écriture et la décoration, qui offrent des indices précieux pour la datation et la localisation du manuscrit, la reliure, attestant souvent la maîtrise technique des artisans



Ms. L 71, Italie (?), XIII<sup>e</sup> s.,  
f. 197vb : le roi Cyrus ordonne  
la reconstruction du Temple.

# Personalia

## Entretien de la Rédaction de *BCU Info* avec M. MARTIN NICOULIN, Directeur de la BCU

Depuis 1984, la BCU a évolué : le catalogue de la BCU s'est informatisé, le secteur public s'est élargi, les bibliothèques décentralisées se sont développées, la bibliographie fribourgeoise s'est mise en place, les activités culturelles se sont déployées, le site web de la BCU s'est enrichi. En vingt ans, la BCU a dû affronter une véritable révolution informatique, le phénomène de l'université de masse, plusieurs migrations, l'arrivée d'Internet, tout en augmentant sans cesse ses prestations. Institution culturelle la plus visitée du Canton de Fribourg, la BCU a su relever ces nombreux défis, tout en gardant son identité. A la veille de son départ à la retraite, M. Martin Nicoulin, Directeur de la BCU (1984-2002), a accepté de rencontrer l'équipe de rédaction de *BCU Info* afin d'évoquer les grandes lignes de cette évolution.

Chaque membre de la rédaction a préparé quelques questions auxquelles se sont ajoutées quelques autres au cours de l'entretien. Cet entretien a été réalisé entre le 28 mai et le 7 juin 2002, avant d'être retranscrit, sous une forme légèrement abrégée, par Michel Dousse.

Dans un souci de vérité, nous avons tenu à conserver le caractère oral des questions et des réponses, sans chercher à les réécrire au moment de la transcription.

ARRIVÉE À LA BCU, SECTEUR PUBLIC,  
BIBLIOTHÉCONOMIE

*BCU-Info* : Lors de votre arrivée en 1984 à la tête de la BCU, quelle était la situation et quels étaient les défis à relever ? Quels étaient vos objectifs ? Peut-on dire que vous avez voulu faire de la BCU la «Bibliothèque de tous les Fribourgeois» ?

Martin Nicoulin : Lors de mon arrivée à la BCU en 1984, je me souviens d'avoir trouvé un personnel remarquable, mais une organisation qui était un peu : le directeur d'une part et d'autre part les bibliothécaires. As-



sez vite, on a mis sur pied un premier organigramme avec des «chefs de secteur», officialisé en 1986.

Pour l'Université, je trouvais la BCU trop repliée sur elle-même: j'ai décidé d'ouvrir, de créer des ponts. Petit à petit est née l'idée d'une Coordination avec l'Université. Assez vite, sont nommés des bibliothécaires à l'Université, avec l'engagement des premiers bibliothécaires scientifiques en 1986. Dans des discussions avec le rectorat de l'époque, c'était M. Augustin Macheret, on a parlé d'une «décentralisation concentrée».

Pour le Canton, il est vrai que du temps de la direction intérimaire se développait aussi la volonté d'une Bibliothèque davantage «cantonale». L'idée de «dépôt légal», l'idée de «bibliographie fribourgeoise» étaient lancées; la direction intérimaire avait obtenu la création d'un poste, nouveau, de bibliographe cantonal.

La décision d'informatiser la BCU avec SIBIL avait aussi été prise par la direction intérimaire, mais c'est moi qui ai eu le plaisir de mettre en marche la «sibilisation» de la BCU, et c'est là qu'est intervenu, très tôt, M. Jean-Marc Ducrey pour former les bibliothécaires qui allaient faire leur apprentissage sur SIBIL. Dès le début, cette informatisation se veut non seulement au service de l'Université, mais aussi du Canton. C'est en 1985 qu'on va placer dans les différents districts nos fameuses «microfiches».

En ce qui concerne la culture, je ne suis pas arrivé à la BCU en me disant «je vais en faire une institution culturelle»... Peut-être que par tempérament, j'avais le goût des célébrations, mais, honnêtement, je copiais le pays voisin, la France. J'avais fêté en 1981 le 500e anniversaire de l'entrée de Fribourg

dans la Confédération; en 1985, je perçois que nous allons fêter le 400e anniversaire du livre fribourgeois. Nous avons mis en place un groupe de travail avec MM. Joseph Leisibach et Georges Andrey, qui a abouti au superbe catalogue *Le Livre fribourgeois: 1585 – 1985* (1985).

*BCU-Info: Quel a été votre objectif spécialement pour l'aspect «Secteur public» de la BCU?*

M.N.: Par exemple, l'ouverture des heures de prêt. Lors de mon arrivée, le prêt était ouvert de 10h à 16h. Dès la première année (1984), j'ai demandé qu'on ouvre une heure plus tôt et qu'on prolonge d'une heure. En 1995, on arrive à l'horaire complet actuel. Cet horaire généreux est l'œuvre de M. Christian Mauron. L'informatisation nécessite le bibliothécaire médiateur, d'où le stand d'information. Le bureau d'information est ouvert au début l'après-midi, puis on est passé à l'horaire actuel (9h-12h, 13h30-17h30). L'informatisation fait partie de ces gestes fondateurs qui ont développé une dynamique propre d'ouverture.





Après le *Livre fribourgeois*, nous avons repensé la salle des revues en salle des actualités et en salle des revues scientifiques, et créé la salle des expositions. J'ai des souvenirs épiques : je me souviens très bien que l'Université était contre cette idée de salle d'expositions. Le président de la Commission de l'époque m'avait convoqué le jour de Carnaval pour me faire savoir qu'il ne voulait pas du tout de cette salle d'expositions.

*BCU-Info : Les années 1985-1989 constituent des dates fondatrices ?*

M.N. : La même année (1985), il y a *Le Livre fribourgeois*, qui va donner naissance au compte des publications de la BCU : je me trouve avec de l'argent pour éditer un livre et un livre qui est imprimé gratuitement par les imprimeurs, relié gratuitement par les relieurs... C'est ainsi qu'est né le fonds des publications de la BCU. Il y a aussi le *Catalogue des œuvres de l'Abbé Bovet*. C'est peut-être un des premiers grands vernissages dans la Salle de lecture, avec la «Chanson de Fribourg». Cela a créé un choc dans le public, car il y avait un monde... Il faut dire que c'était la première fois.

Après l'entrée dans SIBIL (1985), se pose la gestion de ce «réseau de bibliothèques», pour lequel je propose à Lausanne (M. Jean-Pierre Clavel) une gestion partagée. On place tout de suite beaucoup d'espoir dans ce réseau, on voit qu'il nous permet d'économiser des postes, on atteint très vite la barre des 50% de recoupement, cela crée aussi une dynamique romande très forte.

Petit à petit, grâce à Internet, on a pu rendre le catalogue informatique de la BCU accessible à toutes les bibliothèques de district ;

on crée, avec M. Jean-Marc Ducrey, l'Association des bibliothèques fribourgeoises (ABF) ; il y a eu plusieurs travaux de diplômés de bibliothécaires sur le paysage bibliothéconomique fribourgeois (*Le printemps des bibliothèques fribourgeoises*, 1990 ; *Le paysage bibliothéconomique fribourgeois : noir ou blanc ?*, 1992 ; *Fridoc : l'été des bibliothèques fribourgeoises*, 2001), et l'idée d'un coordinateur cantonal est entrée dans les esprits.

*BCU-Info : Toujours dans le volet bibliothéconomique, l'organisation du chemin du livre à la BCU est quand même un modèle. Comment s'est-il mis en place ?*

M.N. : Lors de mon arrivée, une de mes premières mesures a été de demander des statistiques. Cela avait un peu choqué. J'y voyais un argument pour demander de nouveaux postes : il fallait trouver des ratios (je croyais encore que l'Etat donnait des postes)... Le chemin du livre s'est toujours perfectionné : il y a maintenant la plaque tournante, la date d'entrée du livre, etc. L'informatique permet ce suivi, comme le montre le suivi des commandes sur Amazon (<http://www.amazon.fr>). Il convient de continuer, mais c'est une sorte de contrat qu'il faut passer avec les personnes ; il ne s'agit pas d'écraser les personnes.

## MANAGEMENT

*BCU-Info : Est-ce qu'il y a eu une évolution de votre style de direction ? Des périodes ?*

M.N. : Revenons à l'organisation. On met en place petit à petit des secteurs avec des chefs de secteur, puis des chefs de domaine. Cela va marcher jusqu'en 1998. Là, on crée deux Départements (Bibliothéconomie et

Culture, conservation, patrimoine), avec les deux adjoints.

*BCU-Info : Qui a créé ces deux Départements ?*

M.N. : ... C'est une série de discussions et de négociations entre le Département (DIPAC) et la direction de la BCU. Le résultat a été ces deux départements.

*BCU-Info : Votre direction de la BCU coïncide avec la révolution informatique et son impact général (souvent déstabilisant) sur les techniques et l'organisation du travail. La crise qui secoue actuellement de multiples institutions publiques y trouve probablement son origine. Partagez-vous ce sentiment? Si oui, comment l'avez vous perçu?*

M.N. : J'ai vécu l'arrivée de l'informatique et d'Internet comme un véritable bonheur pour la BCU. Internet permettait de réaliser ce vieux rêve d'offrir notre catalogue à la maison pour tous les Fribourgeois. La BCU Fribourg a été la première à offrir, via nos PC, la «Bibliothèque suisse au bout des doigts», avec l'accès au Réseau romand, la BNS, etc. De même dans le domaine des CD-ROMs, avec le développement de la bibliothèque électronique. Mais tout cela s'est fait, bien sûr, grâce au personnel de la BCU. Il est encore trop tôt pour faire l'éloge de M. Pierre Buntschu qui est apprécié à Fribourg, à RERO et en Suisse, avec raison, comme «*il fenomeno*». Cette révolution informatique a entraîné le nouveau rôle du

bibliothécaire médiateur, les guides du lecteur, les guides documentaires.

Nous vivons une véritable révolution informatique. C'est un élément très important. Il faut maîtriser techniquement ces nouveaux outils et en tirer les conséquences au niveau de l'organisation du travail. Nous avons dû affronter des migrations, et en même temps il fallait gagner la bataille des contenus. Cette évolution a sans doute des effets déstabilisants. Le futur du bibliothécaire, s'il se veut un futur - je parle du tempérament -, c'est plutôt un entrepreneur, un extraverti sachant empoigner mille choses, n'ayant pas peur de parler en public... La bibliothèque n'est pas un couvent où l'on vivrait à l'abri du monde ; on est lancé dans des batailles.

*BCU-Info : La BCU a offert l'image d'une institution vivante et créative animée par un personnel compétent et motivé. Mais la politique du personnel ou des ressources humaines, poursuivie au cours des ces dernières années, n'a pas toujours été comprise. Comment l'expliquez-vous ?*

M.N. : J'ai le souvenir de la bataille pour les chefs de secteur. Certaines batailles ont duré jusqu'à trois ans. Je crois qu'il faut être clair : il y a en dessus de nous un Etat, qui a le «*Personalstop*». On a créé très peu de nouveaux postes à la BCU/Centrale. Lorsqu'on dit que la BCU compte environ 80 postes, la BCU/Centrale ne compte que 45 postes actuellement. C'est l'Université qui a apporté du nouveau personnel. Cela me

paraît important. Ensuite, à la DIPAC, la culture doit toujours céder devant les exigences de l'enseignement. On a vraiment de la difficulté.



*BCU-Info : Pendant vingt ans, la BCU n'a cessé d'augmenter ses prestations, tout cela quasiment sans création de postes à la BCU/Centrale. Le monde politique est-il conscient de cette évolution ?*

M.N. : Je pense qu'il en est conscient ; mais il dépend d'un Grand Conseil qui ne lui en donne pas les moyens. La pédagogie d'une décision étatique n'a peut-être pas été suffisamment expliquée au personnel.

*BCU-Info : N'y a-t-il pas eu une politique implicite du « toujours plus avec toujours moins » ?*

M.N. : Je dois avouer que j'aimais ce genre de défi.

*BCU-Info : N'y a-t-il pas eu une fragilisation psychologique d'une partie du personnel suite à cette évolution ?*

M.N. : Bien sûr je suis très attentif à ce phénomène. Mais je crois qu'il y a là un phénomène de société, beaucoup plus général. L'informatique, qui a changé les rôles et multiplié les tâches des gens, a sans doute joué un rôle important dans cette évolution. Je n'ai peut-être pas été toujours assez à l'écoute du personnel, mais je n'ai jamais été insensible au personnel. Au moment du 150<sup>e</sup> de la BCU, par exemple, j'ai tenu à associer étroitement le personnel à l'anniversaire de l'institution. Pour ce qui est de la gestion des ressources humaines, elle était partagée.

*BCU-Info : Avez-vous douté, pendant la crise, du fonctionnement de la BCU ? Avez-vous craint que la BCU cesse de fonctionner ?*

M.N. : Non, jamais. Je n'ai jamais douté de l'engagement du personnel de la BCU. La

BCU a toujours bien fonctionné. A ce sujet, à propos du fonctionnement de la BCU, on m'a accusé de faire tout cela pour ma gloriole. Or, j'estime avoir passé plusieurs flambeaux. A l'occasion de Festilivre, j'ai passé le flambeau à M. Schmutz pour organiser une manifestation à la BCU ; j'ai ensuite favorisé l'exposition sur la LUF ; au moment de la préparation de *Fribourg vu par les écrivains*, je n'ai pas hésité une seconde et j'ai réglé le problème pour que les Editions de l'Aire publient l'anthologie, en coédition avec la BCU ; au moment où RERO traversait une crise, j'ai proposé à M. Ducrey de devenir directeur du Réseau romand ; pour Baradero, j'ai passé le flambeau à M. Christophe Mauron. J'estime avoir passé plusieurs flambeaux. Je crois avoir été assez généreux dans ce domaine.

*BCU-Info : Les projets que vous venez d'évoquer vous ont passionné. Peut-être qu'une partie du personnel a ressenti, à tort ou à raison, que la bibliothéconomie n'était pas votre passion. Peut-être ne s'est-elle pas sentie assez soutenue dans le travail de base, quotidien de la Bibliothèque ? Cette différence a peut-être créé un certain malaise au sein du personnel...*

M.N. : Je refuse qu'on puisse dire que je n'avais pas de passion pour la Bibliothèque, que je n'avais pas de passion pour la bibliothéconomie. J'ai participé activement à l'organisation des cours BBS pour les bibliothécaires romands ; on voulait en faire une véritable formation de bibliothécaire. On a tout fait pour valoriser le diplôme de bibliothécaire, avec des remises de diplômes. J'ai des souvenirs extraordinaires des migrations informatiques : on ne peut pas dire que le passage à DOBIS-LIBIS ne m'a pas

passionné. J'aurais de nombreux autres exemples de ma passion pour la bibliothéconomie. Je n'ai peut-être pas été assez présent au niveau des tâches quotidiennes, mais les grands virages, on ne les a pas ratés. Mon rôle était tout de même de réussir les grands virages.

## **COORDINATION, RELATIONS AVEC L'UNIVERSITÉ**

*BCU-Info : Comment ont évolué les relations entre la Centrale et l'Université durant les vingt dernières années?*

M.N. : En disant «décentralisation concentrée», je luttai un peu contre mon tempérament, assez centralisateur, mais je voyais que l'Université avait, elle, la possibilité d'engager du personnel. Car nous, à l'Etat, nous allions vivre, et nous le vivons encore aujourd'hui, la rigueur, le coup de froid, le coup de frein... Cela, c'était le plus difficile. En 1985, on se met à réétudier le règlement avec l'Université... C'est la chance que j'aurai eue dans toute ma carrière : c'est que j'ai planté beaucoup d'arbres et j'ai vu beaucoup de fruits. Par exemple, on va mettre en place un nouveau règlement (*Règlement du 2 mars 1993 concernant la BCU*). Au début, je l'avais vu un peu à ma manière : les bibliothécaires de l'Université dépendaient directement du directeur de la Centrale ; j'ai dû accepter une autre hiérarchie, mais enfin c'est un système qui fonctionne. Et puis, petit à petit, vont naître ces bibliothèques décentralisées, avec du personnel. Je me souviens que, pour créer des postes, avec le vice-recteur de l'époque, qui est devenu recteur, M. Paul-Henri Steinauer, on avait inventé les fameux «ratios». Donc, du côté de l'Université, je crois vraiment que la

Centrale, en acceptant le principe de la «décentralisation concentrée», a permis là une vigoureuse croissance. Si l'on regarde les chiffres : la BCU compte aujourd'hui à peu près 80 postes, alors qu'elle en comptait 40 quand je suis arrivé. La «décentralisation concentrée» était notre chance pour avoir du personnel, de l'argent de l'Université (crédits d'achats, crédits de recatalogage). Cela a peut-être joué un rôle important : du côté de l'Université, on pouvait développer, engager des bibliothécaires ; du côté de la Centrale, on ne pouvait pas. Cela a pu provoquer dans l'esprit du personnel un malaise...

Mais si la Coordination a fonctionné, le mérite en revient à la qualité de mes partenaires : les vice-recteurs (M. Darms s'est montré très efficace), le chef de Département, M. Jean-Marc Ducrey, sans oublier bien sûr la Coordinatrice, Mme Regula Feitknecht (son travail, son esprit d'analyse et sa douce fermeté font merveille).

*BCU-Info : Le personnel de la BCU/Centrale est très contrôlé (statistiques sur l'emploi du temps, statistiques de production, compteurs horaires). Il a peut-être eu l'impression d'être traité différemment du personnel de l'Université, si l'on pense aux cahiers des charges, aux compteurs, etc. Lorsqu'on parle de gestion des ressources humaines, il y a en fait deux régimes pour le personnel de la BCU?*

M.N. : Absolument. Il y a deux régimes. C'est un fait. Mais il faut vivre cela comme une chance. Au début j'étais très attaché à la dimension cantonale de la BCU, mais aujourd'hui, la BCU doit être au service de l'Université. C'est sa grande chance. La Cantonale qui se mettrait à tourner le dos à

l'Université, dans cent ans, elle n'aurait plus que cinq bibliothécaires. Ce serait une immense erreur. D'ailleurs, aujourd'hui on ne parle plus de la «Cantonale», mais de la «Centrale».

*BCU-Info : Il y a là une question de répartition des tâches et de progrès d'une entreprise commune. Dans ce sens, l'évolution est positive ?*

M.N. : Bien sûr. Et cette évolution est bonne. Avec l'Université, la BCU/Centrale jouait son rôle de centrale avec des clés importantes comme le management informatique, le management du prêt inter, puis la formation, etc. Il faut rendre hommage à M. Jean-Marc Ducrey, qui, dès son arrivée, alors jeune chef du département «Bibliothéconomie», intègre les bibliothécaires de l'Université. Cela a été un geste fondateur important de sa part : cela a évité l'affaiblissement du système fribourgeois, qui est toujours perçu comme un modèle en Suisse.

*BCU-Info : Quels ont été les projets aboutis, dans le domaine des relations Centrale – Université, qui vous ont coûté le plus d'efforts? Y a-t-il eu des projets pour lesquels vous avez perdu espoir?*

M.N. : Une des dernières réalisations est sans doute DOKPE, dont la réussite revient entièrement à M. Jean-Marc Ducrey, qui a très bien repris ce flambeau, en sauvegardant les intérêts de la Faculté des sciences et du système fribourgeois. Il y a maintenant le grand projet de Pérolles II, qui est suivi dans le cadre de la Coordination et qui va se dérouler sans doute selon le modèle de DOKPE. Un projet qui n'a pas abouti est la mise en place du libreaccès à la Centrale, mais ce dossier est lié à l'extension à la rue

Saint-Michel, selon les décisions stratégiques du Conseil d'Etat.

### COOPÉRATION (RERO, ABCDEF)

*BCU-Info : En tant que directeur de la BCU, vous vous êtes engagé pour développer des synergies dans le monde des bibliothèques francophones (en Suisse romande avec RERO, sur le plan international avec l'ABCDEF)...*

M.N. : Oui, je pense qu'il faut insister sur RERO : Fribourg a joué un rôle non négligeable dans l'aventure RERO. D'emblée, on s'est rendu compte que les bibliothèques romandes ne pouvaient plus vivre en autarcie au niveau de l'informatique, au niveau des acquisitions, au niveau du prêt interbibliothèques, etc. Fribourg a favorisé l'avènement d'un Réseau romand où l'on partagerait les tâches, la direction, les responsabilités. On a vu se mettre en place des régions bibliothéconomiques, on a vu naître une «bibliothèque romande». J'ai l'impression que Bâle et Berne nous ont peut-être dépassés dans ce domaine de l'organisation et de la répartition des tâches.

A l'origine de RERO, il y a eu un mémoire de licence d'un étudiant en Sciences économiques à Fribourg, qui a fait des propositions. Un groupe de travail a ensuite mis en place les structures actuelles, suite à ces propositions. L'avènement d'une région bibliothéconomique romande s'est produit aussi sur le plan de la formation, avec la formation des bibliothécaires en Suisse romande (Cours romands BBS).

Dans l'histoire de RERO et de la «Bibliothèque romande», une grande date a sans doute été la Fête du Million (1'000'000 notices), en 1988. On avait réuni tous les

bibliothécaires de Suisse romande et organisé une fête, qui est restée très longtemps dans les mémoires. RERO a sans doute été un réseau pionnier en matière de coopération francophone (catalogage, indexation matières), il a même fait figure de modèle, puisque Jacques Attali le cite dans *Verbatim* (en date du jeudi 12 mai 1988).

Lorsque RERO a connu des crises au moment des mutations et des migrations, la BCU Fribourg n'a jamais cherché à faire taire les critiques émanant de la base ; Fribourg a même rédigé un important cahier de doléances. Mais ceci toujours sur le mode de la critique constructive.

*BCU-Info : Pensez-vous que le Réseau romand (RERO) pourrait être organisé différemment?*

M.N. : L'organisation est une vie permanente. Le lieu choisi à Martigny pose parfois des problèmes, parce qu'il est moins central. J'ai personnellement soutenu cette localisation décentrée : il s'agissait d'éviter que les gros cantons deviennent toujours plus gros. Pour le reste, il y a un audit en cours, une «étude en vue d'améliorer les conditions de production du catalogue RERO». Je constate que les soucis de productivité qui préoccupaient la BCU Fribourg ont été repris dans cette étude, demandée par d'autres. Je vois que l'idée de «ratios», de normes pour justifier tel poste, ont fait leur chemin. Le mot «productivité» est entré dans les catégories du management.

*BCU-Info : Sur le plan international de la coopération francophone, il y a eu aussi l'ABCDEF?*

M.N. : On peut peut-être rappeler la naissance de l'ABCDEF en 1989 : la France fêtait

son bicentenaire et SIBIL avait un stand au Congrès de l'IFLA à Paris. L'Agence universitaire francophone (AUPELF-UREF) a rassemblé les directeurs des bibliothèques francophones dans la salle de lecture de la Bibliothèque Sainte-Geneviève et formé un comité provisoire chargé de rédiger les statuts d'une future association internationale francophone des directeurs de bibliothèques universitaires. En tant que Suisse et francophone, j'ai décidé de m'engager. C'est vrai, j'étais très francophone de cœur. Au moment de la préparation du congrès de Lyon sur la «bibliothèque universitaire fondamentale», en 1990, je demande la permission au Conseiller d'Etat, M. Marius Cottier, qui envoie une superbe lettre à Paris pour dire combien il est fier que Fribourg milite dans cette Francophonie. A Lyon, par hasard, à cause d'un discours je deviens président de l'ABCDEF. Il y a eu ensuite plusieurs manifestations de l'ABCDEF : le colloque international de Fribourg sur l'indexation matières dans les pays francophones (1992) dont les actes ont été publiés par MM. Pierre Buntschu et Flavio Nuvolone (*Bibliothèques et vedettes*, 1993) ; le congrès de Dakar sur l'évaluation des bibliothèques universitaires (1993), dont les actes ont été édités par M. Michel Dousse en collaboration avec M. Alban Daumas (*L'évaluation des bibliothèques universitaires*, 1995) ; le congrès de Laval sur la formation documentaire (1995), dont les actes ont été édités par M. Claudio Fedrigo et M. Richard Laverdière (*La formation documentaire*, 1999). Il y a eu aussi à Fribourg, comme retombées de l'ABCDEF, le colloque international sur les NTIC (*Nouvelles technologies de l'information et transmission des connaissances*, 1998) et le colloque sur la formation documentaire des

étudiants (*Etudes et recherche de l'information*, 1999), dont les actes ont été publiés en ligne sur le site web de la BCU. Il est clair que l'ABCDEF m'a permis de repérer et de rencontrer des compétences bibliothéconomiques dans le monde francophone. Mais aussi des compétences venues d'autres horizons (États-Unis, Allemagne). L'ABCDEF nous a permis de pratiquer très vite la mondialisation, sans négliger la «magie du lieu» de Fribourg, à la frontière des langues.

*BCU-Info : L'ABCDEF a eu des retombées très positives pour la BCU Fribourg (colloques internationaux, formation documentaire, guides documentaires, etc.). Cet engagement a-t-il été reconnu ?*

M.N. : Comment cela a été perçu ? On a eu le soutien du Conseiller d'Etat M. Marius Cottier, puis un soutien ferme de son successeur M. Augustin Macheret. Donc, cet engagement a été reconnu au niveau des autorités. Sur le plan international, le congrès de Dakar (1993) a été une révélation : les bibliothécaires français étaient littéralement enlisés, et ils voyaient *in vivo* les bibliothécaires universitaires francophones mais américains, les bibliothécaires canadiens (Jean-Pierre Côté, Claude Bonnelly), qui étaient déjà branchés sur les nouvelles technologies. Ce colloque a eu des retombées importantes : Jean-Pierre Côté a fait ensuite de très nombreuses interventions en France, dans le monde des bibliothèques universitaires. Ce lien a permis de féconder la bibliothéconomie universitaire française.

*BCU-Info : Ne faudrait-il pas inventer des jumelages avec des bibliothèques américaines du Nord, comme par exemple entre la BCU Fribourg et la BU Laval? Des jume-*

*lages avec des bibliothèques étrangères confrontées à des problèmes analogues, comme le bilinguisme? Ne faudrait-il pas développer ces relations transversales?*

M.N. : Lorsque M. Richard Laverdière (BU Laval) est venu, en 1997, parler de la formation documentaire au personnel de la BCU, les Québécois ont découvert que la BCU Fribourg était beaucoup plus avancée dans le domaine de l'édition et de la diffusion des connaissances professionnelles. M. Claudio Fedrigo s'est rendu au Québec pour la préparation des actes du colloque sur la formation documentaire. Il y a eu là un échange de compétences réciproque. Il me semble logique d'avoir des liens privilégiés avec des partenaires privilégiés, comme la BU Laval ou des bibliothèques africaines.

## ACTIVITÉS CULTURELLES

*BCU-Info : L'évolution de la BNF ces dernières années montre bien que les bibliothèques d'aujourd'hui deviennent de véritables acteurs culturels. Sous votre direction, la BCU a connu un rayonnement culturel certain : environ 50 titres publiés par la BCU et de nombreuses expositions, dont certaines ont été accompagnées d'un important catalogue...*

M.N. : Alors, je voudrais ici faire une intervention de type général : je ne me suis jamais battu pour être reconnu et applaudi. Mais j'ai beaucoup réfléchi sur l'adjectif «cantonale» de la BCU, un rôle qui est reconnu officiellement avec la désignation d'un coordinateur cantonal, pour tisser des partenariats avec les autres bibliothèques du canton. J'ai développé cet adjectif «cantonale» sous l'angle du patrimoine et de la mémoire.

La BCU a sauvé la superbe collection de Weck – de Gottrau, avec en particulier le travail de M. Mülhauser. Il y a eu ensuite des expositions, des publications. Après l'arrivée du Médiacentre, la BCU a accueilli les collections de Benedikt Rast, Jacques Thévoz, Ernest Lorson, Albert Ramstein et toute la collection des cartes postales. L'image fait partie de notre mémoire. Le 3 juin 2002, la BCU a reçu en donation mixte le fonds Mülhauser. Cette donation mixte n'est pas tombée du ciel : il y a eu des négociations, des opérations de charme (menées par M. Alex Pfungstag, M. Emmanuel Schmutz...). Conserver cette dimension de notre mémoire me paraissait important. Mais en même temps, il faut faire vivre ces collections, les mettre en valeur par des expositions et par des publications.

La même aventure s'est produite par rapport à notre patrimoine imprimé. Quand, jeune directeur de bibliothèque, j'apprenais que les discours du général de Gaulle avaient été publiés pour la première fois à Fribourg pendant la guerre, j'estimais qu'il fallait avoir le courage de le redire au monde. D'où l'idée de l'exposition sur la LUF (*Walter Egloff et la LUF*, 1999). Quand j'apprenais qu'un ancien de Saint-Michel s'était engagé dans la Légion étrangère et que son premier roman avait été couronné par l'Académie française, je considérais comme un devoir que de rappeler ces conquêtes littéraires fribourgeoises ; et c'est le livre de Georges R. Manue : *La retraite au désert* (1992) et la BCU possède les archives de Manue. Quand, avant même d'être directeur, je lisais dans l'*Encyclopédie du canton de Fribourg* les lignes consacrées par Frédéric Wandelère à Etienne Eggis, un des premiers poètes à la frontière du romantisme et

du symbolisme en Suisse romande, qui avait publié un roman sur Fribourg au temps du Sonderbund, je sentais comme une invitation à rappeler cette victoire littéraire fribourgeoise (*Pierre Moehr*, 1994). Quand on évoquait l'aventure de cette jeune poétesse fribourgeoise, Eléonore Niquille, pour qui, lorsqu'elle venait en vacances en Gruyère, un monde hostile et rude, le paradis c'était Saint-Pétersbourg, j'ai lu ses romans et j'ai décidé d'en republier un : *Le destin vanne* (1997). Ces différents volumes d'une littérature fribourgeoise méconnue ont paru dans la collection «Le patrimoine retrouvé».

*BCU-Info : Dans quelles circonstances le Médiacentre a-t-il débarqué à la BCU ?*

M.N. : Pour en connaître les causes précises, il faudrait bien sûr vous adresser à M. Emmanuel Schmutz. Je crois que c'est en 1989, suite à des problèmes à l'Ecole normale. En ce qui concerne les gestes fondateurs, je me souviens d'une très jolie histoire. Un jour, avant Noël, en 1988, Pierre Jacob vient me trouver avec des plaques photographiques, qu'il avait découvertes dans les magasins de la BCU : il s'agissait des collections photographiques de Georges de Gottrau et Léon de Weck, qui étaient là depuis 70 ans et dont on n'avait jamais rien fait. Heureusement, elles avaient survécu au déménagement. On a commencé la restauration de ces plaques photographiques, ce qui a donné au Département (DIPAC) l'idée que la BCU s'intéressait à d'autres supports. Le Médiacentre se trouvant alors en état d'exil, la BCU l'a accueilli, je dirais, à bras ouverts. Je pense que la venue du Médiacentre reste une bonne chose, même si le mariage n'est pas encore complètement réussi.



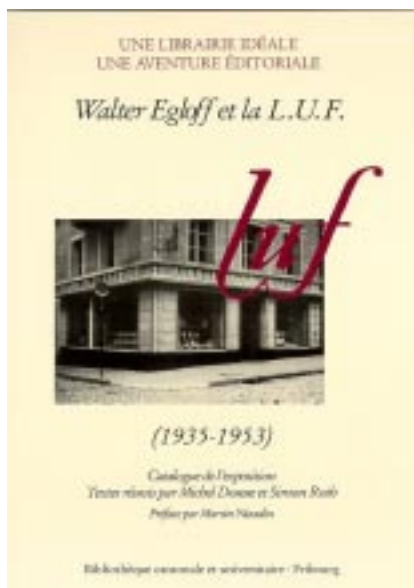
*BCU-Info* : Conserver, publier, mais aussi étudier. Certains livres publiés par la BCU (*Le Livre fribourgeois, Liturgica Friburgensia, Walter Egloff et la LUF*) sont devenus des ouvrages de référence sur l'histoire culturelle fribourgeoise. Fribourg n'a-t-il pas tendance à sous-estimer son patrimoine culturel? Par méconnaissance?

M.N. : Par méconnaissance, et puis il y a peut-être aussi une autre attitude. Mais vous touchez là quelque chose de très profond. Je voulais, en faisant ce travail de mémoire, redonner une identité, et mieux une fierté au mot de «Fribourg». Cela a été très fort pour moi. Quand le film *Mission* (1986) passait dans les cinémas européens, j'ai entendu parler d'un manuscrit d'un Jésuite fribourgeois. Cela a donné le livre de Jean Magnin : *Chroniques d'un chasseur d'âmes* (1993). C'était un devoir de retrouver ce manuscrit et de le publier. J'étais très heureux d'apprendre par la suite que des étudiants universitaires faisaient des sémi-

naires sur ces sujets que la BCU avait remis en valeur. Et puis, il y a eu l'exposition et le catalogue sur *Walter Egloff et la LUF* (1999), il y a eu l'anthologie *Fribourg vu par les écrivains* (2001). C'est une sorte de résurrection heureuse de Fribourg, vu par des grands personnages : il s'agit là encore de faire (re)découvrir un patrimoine culturel trop souvent méconnu.

*BCU-Info* : Cet effort a-t-il été, selon vous, suffisamment compris et reconnu?

M.N. : Dès le départ, j'ai eu la conviction que les bibliothèques devaient devenir un lieu d'animation culturelle. Nous avons peut-être joué là un rôle de pionnier, mais le train a été repris par toutes les autres bibliothèques universitaires ou cantonales de Suisse, qui organisent des expositions. Lors d'une conférence au sujet de RERO devant l'ADBU, j'avais parlé de l'animation culturelle que nous faisons à Fribourg. Un livre a paru depuis sur *L'action culturelle en bibliothèque* (1998), qui montre bien que l'animation culturelle est admise et reconnue dans toutes les bibliothèques universitaires françaises. Au Grand Conseil fribourgeois, il y a souvent des députés qui saluent haut et fort l'activité culturelle de la BCU (comme Gérard Bourgarel en 1997, voir : *BCU Info*, no 25). Sur le plan légal, les activités culturelles (expositions, publications) de la BCU sont inscrites dans la *Loi du 2 octobre 1991 sur les Institutions culturelles de l'Etat* (Chap. I, Art. 5). Le nouvel organigramme de 1998 reconnaissait officiellement ce volet «Culture, conservation, patrimoine» (CCP). Sur le plan patrimonial et de la conservation, M. de Castella a fait récemment une promesse de don de sa bibliothèque, une bibliothèque privée du XVIIIe s., à la BCU.



Les premiers liens se sont tissés au moment de la publication de l'ouvrage de Pierre de Castella : *Les Fribourgeois qui ont fait de leur ville le 10ème canton suisse* (1996). Une petite délégation bibliothéconomique de la BCU s'est ensuite rendue sur place pour analyser la valeur de cette bibliothèque.

Sur le plan du patrimoine audiovisuel, comme nous l'avons dit, la BCU vient de recevoir en donation mixte le fonds Mülhauser. Il faut voir dans ces dons une reconnaissance des efforts déployés par la BCU dans le domaine culturel.

Sur le plan musical aussi, la BCU a connu de superbes moissons. On sait que Fribourg est le Pays de la Musique et des musiciens. Lors de mon arrivée à la BCU, le fonds de l'abbé Joseph Bovet, que la BCU avait reçu, était en cours de catalogage. Cette opération avait été menée par MM. Leisibach, Matthey et Pellizzari. Cette opération Bovet a déclenché toute une série d'autres

opérations, avec M. Chatton : les archives de Georges Aeby, tout d'abord. Les manifestations (spectacle avec des corps de musique et des chanteurs à l'aula de l'Université) qui ont eu lieu alors ont créé des conditions favorables pour que d'autres musiciens entrent dans le «Panthéon fribourgeois» que devenait peu à peu la BCU. La négociation est toujours une affaire très délicate : aborder quelqu'un pour lui parler de remise d'archives n'est pas chose aisée. Cela peut à la fois le flatter, mais aussi le refroidir terriblement... Pour l'abbé Pierre Kaelin, j'étais passé par l'évêque de Nova Friburgo. Il y avait tout de même une concurrence double et sérieuse : la Bibliothèque nationale suisse d'un côté, la BCU Lausanne de l'autre. Il fallait éviter que ces archives quittent le canton. Il y a eu ensuite Bernard Chenux et Oscar Moret. Ces démarches ont trouvé un prolongement dans le répertoire des compositeurs fribourgeois contemporains sur le site web de la BCU.



Bulle, Monument de l'Abbé Bovet par Claraz  
Photo de Benedikt Rast © BCU / Fonds B. Rast

*BCU-Info : On peut parler du site web de la BCU...*

M.N. : Oui. Une des grandes joies de mon activité, c'était les diverses compétences du personnel. J'ai plutôt favorisé cette diversification que je ne l'ai freinée. Il y a eu très vite des travaux de diplôme consacrés au site web de la BCU. Nous sommes maintenant devant le problème du «relookage» du site web, qui se heurte aux restrictions budgétaires de l'Etat de Fribourg. Il y a désormais des usagers qui recherchent l'information directement sur Internet. Si la BCU ne met pas sur Internet les informations du type «Connaissance du Pays de Fribourg», elle ratera quelque chose. Mais la BCU le fait déjà, et même bien. Sur le plan

de la bibliothèque électronique, la BCU Fribourg a été l'une des premières à s'intéresser à la notion de *Consortium*. Sur le plan d'Internet, la BCU a un rôle central à jouer et n'a pas raté les grands virages qu'il fallait prendre, mais il faudra continuer à investir de l'argent et du personnel dans ce domaine.

## CHRONOLOGIE ET BILAN

*BCU-Info : Quelles sont les grandes dates qui ont marqué votre direction de la BCU, entre 1984 et 2002 ? Quel sera le meilleur souvenir que vous en garderez ? Et votre principal regret ?*

M.N. : Les grands moments : la Fête du Million (1988), le Congrès BBS à Fribourg (1990), la Fête du 150e anniversaire de la BCU (1998), spécialement le repas avec les autorités politiques et le personnel de la BCU. Un regret personnel : hélas, on avance, sans s'en apercevoir, en âge. Un regret professionnel : voir l'extension de la BCU à la rue Saint-Michel prendre du retard pour des raisons budgétaires.

*BCU-Info : Vous avez été un des protagonistes de la vie publique du canton de Fribourg au cours des vingt dernières années : comment appréciez-vous les grandes mutations sociales et culturelles qui s'y sont produites ?*

M.N. : Un grand changement, dans le domaine professionnel, est sans doute ce besoin continu de nouvelles formations. Un autre phénomène très important est la transformation multiculturelle de la société fribourgeoise actuelle. L'avènement récent d'une bibliothèque interculturelle («Livres-Echange») est un signe révélateur.

*BCU-Info : Quelle est votre vision des choses par rapport aux événements qui ont bouleversé la BCU depuis l'année dernière ?*

M.N. : J'ai mon analyse personnelle, mais vous comprendrez que je ne l'expose pas ici. A un moment donné, le facteur de l'âge a sans doute été déterminant. En tout cas, je tiens à souligner que, malgré la crise, la BCU a toujours très bien fonctionné. Je reconnais que j'ai un tempérament qui provoque l'hostilité ou l'admiration, c'est ma vie entière.

*BCU-Info : Quel bilan tirez-vous des dix-huit années où vous avez dirigé la BCU ?*

M.N. : J'ai la conviction que la BCU, dans une crise de coup de frein financier incroyable, grâce au dévouement et aux compétences de son personnel, n'a pas raté les virages du futur. Dans ce sens, nous avons tenu le slogan du 150e anniversaire de la BCU : nous ne fêtons pas le passé, mais nous célébrons le futur et nous regardons vers l'avenir. Pour le reste, on verra ce que retiendra l'histoire...

Entretien réalisé avec la Rédaction de BCU Info, entre le 28 mai et le 7 juin 2002

Propos transcrits par Michel Douste

P.S. : Je relis ce texte et je constate que des personnes sont nommées et d'autres pas. Je voudrais ajouter ceci : chacun et chacune a compté dans ma vie. Vous allez toutes et tous me manquer (MN).

## A la rencontre de ... JEAN-CLAUDE WAEBER

**Avec ce document sur la vie professionnelle Jean-Claude Waeber, *BCU-Info* poursuit sa série sur les personnes qui travaillent à la BCU depuis 20, 30 ou 40 ans.**

Avant d'écrire ma trajectoire et mes souvenirs de relieur à la Bibliothèque cantonale et universitaire, j'aimerais citer un passage extrait du livre de Michel Cammareri, « La reliure pas à pas » : Le relieur conserve et honore le livre, par son humble travail matériel il contribue non seulement à assumer la durée de l'écrit ; mais aussi à répandre dans les esprits le respect du livre, médiateur de toute culture. Car le relieur honore le livre, en le transformant en objet d'art, orné, coloré, parfumé même par de subtiles odeurs de cuir. « Saisis-toi du livre, c'est une arme » enseignait Karl Marx : la formule est forte et belle mais elle est très simpliste ; et le relieur le sait bien. Saisissant mille fois le livre qu'il habille, le pressant, le caressant, il ennoblit, par son patient travail, non pas une arme, mais l'outil principal du transfert des connaissances, de la communication des intelligences et de la tradition de l'esprit».

Pourquoi suis-je devenu relieur ? A la fin de mes études à l'école secondaire, j'ai sollicité une entrevue avec le directeur, aujourd'hui remplacé par l'orienteur professionnel, pour lui demander conseil quant aux métiers susceptibles de m'intéresser. Je savais que j'aimais les lettres, les grands caractères imprimés sur différents matériaux ; cela me fascinait. Il me conseilla le métier de typographe à l'Imprimerie Saint-Paul. C'est alors, qu'accompagné de ma mère, j'allais me

présenter, mais à ma grande déception la place venait d'être octroyée à un autre élève. Me voilà de retour dans le bureau du directeur, qui, cette fois, me proposa le métier de relieur artisanal, pourquoi pas. Le typographe imprime et le relieur habille les livres. Et de surcroît, la Bibliothèque cantonale et universitaire avait une place vacante, je n'ai eu qu'à traverser la route pour aller me présenter à M. R. Handrick, chef relieur de l'époque. Il me reçut et m'invita aussitôt à accomplir un essai de cinq jours. A la fin de cette période, j'étais convaincu et



décidai ainsi de devenir relieur. Le 1er août 1959 je commençais à Fribourg mon apprentissage qui dura trois ans et demi.

Après l'obtention de mon CFC, j'ai continué à travailler à la Bibliothèque cantonale et universitaire, sous la houlette de M. Raymond Handrick, chef relieur, accompagné de Mlle Jacqueline Siffert, M. René Vonlanthen, et M. Adalrich Widder. Six ans plus tard, MM. R. Handrick, R. Vonlanthen et A. Widder quittèrent l'atelier, Mlle J. Siffert, arrivée en 1958 partit à la retraite en 1997. M. A. Widder quitta pour l'Imprimerie Saint-Paul et M. R. Vonlanthen pour la Bibliothèque nationale, tous deux étaient arrivés en 1955-56. En 1961 arriva mon frère Hubert qui, lui aussi, fit son apprentissage de relieur. En 1971 arriva M. Roger Auderset, il quitta la BCU en 1993 pour prendre sa retraite.

L'atelier de reliure en 1962 : Mlle Jacqueline Siffert entourée de MM. R. Handrick, H. Weber (16 ans) et J.-C. Weber (19 ans),

En janvier 1973, je suis nommé chef relieur de l'atelier, puis chef de secteur de 1986 à 1991. Jusqu'à aujourd'hui j'ai enseigné les techniques de la reliure à 15 apprentis :

Michel Perroud; Andréa Giovannini; Luc Chassot; Gian-Andri Barblan; Christine Chippolaz; Fabienne Descombes; Valentine Bonin; Sabine Chapaley; Anne-Laure Aeby; Joël Aeby; Laurence Waeber; Thomas Ruegg; Nathalie Pasche; Avguerinos Kosta; Anne-Catherine Schuwey.

En 1974 arriva M. Pierre Jacob, la même année M. René de Wuilleret, directeur, prit sa retraite ; lui succédèrent M. Georges Delabays et en 1984 M. Martin Nicoulin.

Tout récemment, en avril 2002, M. Albert Pochon fêta son départ à la retraite, il était arrivé à l'atelier le 9 juin 1980.

Dans le cadre de la Bibliothèque, l'atelier de reliure avait une allure un peu particulière avec son plancher fait de lamelles de bois plus proche de celui d'un plancher à vaches que de celui d'un atelier de relieurs. Une de



ses caractéristiques était aussi son odeur, en l'occurrence celle de la colle chaude. Chaque matin l'apprenti avait le devoir de s'en occuper, c'est-à-dire enclencher le réchaud, puis mélanger dans un récipient la colle en granulé à base d'os et de peaux à de l'eau froide et cuire cette mixture sur le réchaud jusqu'à l'obtention de la colle. Cela dégageait une odeur bien typique d'un atelier de reliure artisanale. A cette dernière se mélangaient aussi celles du cuir, du papier, de la toile, et du parchemin.

Mon travail consistait à relier les livres des salles de lecture, ceux des salles de bibliographies, des salles de catalogues, des revues et des périodiques, aujourd'hui reliés en pleine toile jaune. Bien avant mon arrivée, Monsieur R. Handrick reliait ces mêmes ouvrages en demi-peau, cuir naturel manière française. C'est avec lui que j'ai eu le grand privilège d'apprendre mon métier. Il avait suivi l'école de relieur, encadreur,

gainier à Paris. Il m'a transmis les finesses de la reliure manière française qui est certainement la plus belle : celle de coudre à la main sur ficelle, sur ruban ou sur des nerfs véritables ; la fabrication de tranches fils faite à la main, la dorure, la décoration à feuille d'or, le montage et l'assemblage de cartes géographiques. Il m'a aussi enseigné la création-restauration de statuettes en posant des feuilles d'or sur celles-ci ; la méthode était la suivante : lisser, polir au papier de verre, imbiber la surface avec du blanc d'œuf, puis délicatement prendre les feuilles d'or véritable à l'aide d'un triangle composé de deux fils sur lesquels on badigeonnait de la graisse prélevée sur notre cuir chevelu, ce qui permettait à la feuille d'or d'adhérer aux fils, puis d'être transportée sur l'objet en question. La conjoncture actuelle ne nous permet plus l'élaboration d'un travail aussi riche que celui-ci mais je serais navrée que de telles techniques ne soient plus pratiquées du tout.



Au fil du temps, l'atelier a cessé de relier pour les séminaires et les instituts, accaparé par d'autres charges inhérentes à la Bibliothèque. Le cotage, assuré par Mlle J. Siffert, et dès 1980 par M. A. Pochon, principal titulaire jusqu'à sa retraite, était du ressort de M. Barras, concierge, qui en plus imprimait les étiquettes !

A l'instigation de MM. G. Delabays et M. Nicoulin, directeurs, j'ai organisé plusieurs séances avec les relieurs du canton afin de discuter concept et prix, ensemble nous avons opté pour une même reliure au même tarif, ce qui évita une trop grande concurrence. En 1991, j'ai suivi à Lausanne un cours de restauration des livres et des documents à plat et pendant deux ans, j'ai enseigné aux apprentis les branches générales, calcul, dessin etc., ceci à la demande de l'Instruction publique et avec l'accord de la Bibliothèque.

Et au chapitre des anecdotes, quelques unes méritent d'être citées. En 1972, lors des travaux d'agrandissement de la Bibliothèque, le contremaitre arriva un certain matin, armé de casques de protection que nous devions impérativement porter lorsque nous entendions les marteaux-piqueurs en-dessus de nos têtes (aujourd'hui salles de catalogues, service du prêt). Travailler la reliure avec un tel déguisement devenait le parcours du combattant ; la situation devenant de plus en plus extravagante : le déménagement à l'Université s'imposait.

Donc, en 1972 nous avons déjà participé à un déménagement, mais les conditions de travail du prochain, ne seront pas celles de l'époque : à savoir d'être suspendus sur un ponton à 10-15 m. de hauteur, attachés à une corde, sans aucune mesure de sécurité, tout cela afin de pouvoir ramener les cartons à l'intérieur du Collège Saint Michel.

M. Sattler, responsable des revues avec Mme Lampert, avait la phobie des microbes. Avant les transformations de la Bibliothèque, un lavabo commun se situait dans le couloir et, chaque fois que nous sortions pour rincer un pinceau ou nettoyer un bol, M. Sattler nous évitait par peur d'être contaminé par notre toux hivernale, par exemple. Il nous parlait à 10-20 mètres de distance, tout en nous recommandant les médicaments qui lui semblaient les meilleurs. A peine nous retournions dans l'atelier qu'il s'approchait du lavabo et nous nous amusions à faire demi-tour pour le surprendre, la panique l'emportait, et il fuyait tout en abandonnant ce qu'il avait avec lui.

... à savoir d'être suspendus sur un ponton à 10-15 mètres de hauteur, attachés à une corde, sans aucune mesure de sécurité, tout cela afin de pouvoir ramener les cartons à l'intérieur du Collège Saint Michel.



A la suite du veuvage de M. Mulhauser, concierge, nous nous enquêrions de savoir comment il se débrouillait en cuisine. Il nous répondait qu'il cuisait beaucoup de pâtes, nous le plaignions : « toujours des pâtes ? » et il nous rassurait en nous disant : « mais je fais des macaronis, des spaghettis, des penne, des cornettes. » Oui, nous étions tout à fait rassurés !!!

A côté de l'atelier, vivait la famille Barras, concierge, qui avait succédé à la famille Mulhauser. Le matin, Mme Barras venait régulièrement, familièrement, nous souhaiter la bonne journée en robe de chambre. Par la suite, leur appartement est devenu l'atelier d'aujourd'hui : mon bureau était la chambre de leur fils, Claude ; la pièce où se trouvent le massicot, la cisaille, le lavabo était le salon ; la pièce du cotage était la cuisine, la pièce de la machine à coudre et la machine à dorer était leur chambre à coucher et nos toilettes la chambre de leur fille. La pièce où travaillent Hubert, Pierre et l'apprentie était l'ancien atelier ; le vestiaire des étudiants, les cabines téléphoniques étaient le lieu de l'entreposage de notre matériel et la cave du concierge.

Quant à M. Barras, concierge, il était réputé pour ses coups de gueule qu'il manifestait lorsque nous lui apportions un chariot chargé de livres à distribuer dans les instituts et séminaires. Chaque fois, il nous réprimandait haut et fort : « Vous voyez bien que je n'ai pas le temps, vous voyez bien que je prépare les colis ? » A ses débuts, Albert le craignait, quant à moi cela ne m'atteignait pas, je le connaissais comme masseur au FC Fribourg ! De toute façon 5 à 10 minutes plus tard les livres n'étaient plus là. Mais il fallait qu'il râle !

Pour conclure, revenons au métier de relieur, un très beau métier malheureusement en voie de disparition. Nous sommes les seuls, dans le canton, à travailler cet artisanat de différentes manières. Pour toutes ses valeurs, il serait important de pouvoir le perpétuer. Nous avons la chance de souvent rencontrer des amoureux des beaux livres, ce qui nous conforte et confirme l'intérêt pour le maintien de la profession. Que la reliure moderne ait une grande emprise sur nous, qu'elle soit meilleur marché, que la rapidité de l'exécution soit un atout majeur, nous ne pouvons que le comprendre, mais cela ne va en aucun cas remplacer la qualité de l'exécution, la longévité du livre et le plaisir du travail artisanal ! D'ailleurs un groupe de conservation formé de MM. Moser, Leisibach, Giovannini, le directeur et moi-même a été créé afin de faire un choix pour un travail élaboré, rapide tout en respectant les règles de la conservation, à savoir l'entreposage, la lumière, l'humidité des matières non acidifiées et éviter le grand ennemi qu'est le scotch, opter plutôt pour la colle naturelle, le papier non acidifié etc. Nous avons pris l'initiative de faire dix boîtes par année en observant tous les critères de conservation, mais dû à certaines directives, nous ne pouvons plus assumer les objectifs que nous nous étions fixés.

Oui, un atelier comme le nôtre permet de transmettre aux futures relieuses et aux futurs relieurs le savoir-faire de la belle reliure, celle que nos anciens ont su nous apprendre et que, à notre tour, nous espérons leur apprendre.

La qualité des travaux exposés dans les bibliothèques en est la preuve !



## LE DERNIER REGARD (VII)

Résumé : Après la découverte de la tête et l'intervention de la police, tout rentrait progressivement dans l'ordre à la bibliothèque. Etiennette dont Durfe se préoccupait beaucoup essayait d'oublier ces instants difficiles. Quant au commissaire Boccafredda et à son adjoint Bonenfant, ils semblaient avancer, notamment grâce aux informations fournies par le médecin légiste. Ils savaient ainsi que la victime était décédée depuis peu, qu'elle devait souffrir d'épilepsie, probablement d'une forme grave, qu'elle avait dû mourir accidentellement ou être tuée - c'était encore une question à élucider - avant d'être enterrée. Boccafredda pressentait même que la victime avait dû être ensuite déterrée par un ou des tiers, puis être décapitée. Mais le mobile lui échappait et, surtout, l'identité de cet homme faisait défaut. Il fut alors décidé de faire paraître un portrait dans la presse.

Etait-ce déjà la nuit ? Etait-ce encore le jour ?

Etiennette avait de la peine à s'en rendre compte. Un large voile semblait tendu devant ses yeux, assez transparent pour laisser voir les contours des choses, assez épais pour en masquer les détails. Elle avançait ainsi dans un monde à la fois familier et inquiétant ; elle se croyait dans un décor de cinéma dont aucun élément ne paraissait innocent. Chaque fleur, chaque plante, chaque arbre donnaient l'impression d'abriter une autre forme de vie. La colline au loin, les maisons sur sa droite et du ciel jusqu'au plus petit caillou sur la route, toute chose l'observait. Elle percevait des ricanements, des exclamations étouffées, des interjections qui se muiaient en moqueries ou en menaces. Pour la première fois de sa vie, elle était disposée à croire à l'existence des lutins, trolls et autres farfadets. Parvenue à un carrefour qu'elle n'imaginait pas au bout de ce chemin, elle se trouva désemparée lorsqu'elle se vit entourée d'une vaste étendue d'eau. Les ricanements s'amplifièrent et firent place à de grands éclats de rire. Puis une voix se fit entendre :

- Coucou ! C'est moi !
- Qui est là ? fit Etiennette effrayée.
- C'est moi ! reprit la voix. C'est moi ! C'est moi ! C'est moi ! ...

Etiennette vit alors émerger de l'eau la tête, découverte à la bibliothèque, qui se mit à la regarder fixement. Elle présentait le même faciès où se lisait une obsédante souffrance. Tout d'un coup elle s'anima. Les yeux clignèrent. Une grimace apparut, de douleur ou de rage. La tête se mit à bouger, animée de petits mouvements brusques, à gauche puis à droite, décrits à partir d'un axe invisible, comme si elle voulait se dégager d'un lien qui l'enserrait trop fortement. La tête s'éleva ensuite un peu au-dessus de l'eau et un corps apparut qui devint gigantesque. Deux mains se tendirent vers Etiennette et voulurent la saisir. Celle-ci tenta d'éviter leur étreinte. En essayant de se dérober à cet être composite, elle fit volte-face et se mit à courir, mais, après quelques dizaines de mètres, elle s'arrêta net. Quelqu'un la mettait en joue. Elle pouvait apercevoir le fusil, mais elle ne voyait personne le tenir. Il semblait surgir de nulle part. Elle entendit

alors une détonation, violente et sèche : pan!

Elle se réveilla brusquement, en sueur, le buste redressé et les mains agrippées au matelas. Sa poitrine haletait. Elle s'assit au bord du lit et reprit son souffle. La fenêtre, probablement mal fermée, était grande ouverte et laissait entrer une impressionnante masse d'un air lourd et humide. Une grande lueur éclaira la pièce, un court instant, et un coup de tonnerre résonna furieusement. L'orage éclatait. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre et respira profondément en s'étirant. Puis elle resta, un long moment, immobile, face aux éléments qui se déchainaient au-dehors, comme si elle voulait, en contemplant cette nuit d'orage bien réelle, conjurer cette vision terrifiante que venait de lui procurer son voyage involontaire dans l'univers de l'inconscient.

Le lendemain, reposée malgré tout et même enchantée de reprendre son travail, elle profita de la pause pour confier à son amie Isabelle ce cauchemar de la nuit écoulée. A son grand étonnement, elle constatait que sa narration était claire et précise. Elle avait le souvenir de toutes les scènes et de leur enchaînement pourtant peu logique. Isabelle était très attentive, tellement absorbée par le récit de son amie qu'elle ne vit pas Durfe s'approcher de leur table. Curieusement, Etienne qui, elle, l'avait vu arriver, ne prêta guère attention à ce dernier et répondit distraitement à ses salutations, en glissant un rapide « Bonjour ! » entre deux phrases de son récit. Durfe n'en fut pas affecté outre-mesure et, contrairement à son habitude, ne posa aucune question. Il ne tenait pas à interrompre un récit qui lui paraissait intéressant. Il en écouta la suite en se faisant discret. Il tentait de se faire une idée aussi juste que possible de l'atmosphère,

des images et des personnages dont il entendait parler. Quand Etienne eut fini sa relation, Durfe risqua une question :

- C'était un cauchemar, n'est-ce pas ?  
- Oh, oui ! répondit Etienne. Et je n'étais pas très vaillante à mon réveil !

- Je le crois volontiers, reprit Durfe. Si j'ai bien compris, tout cela était lié aux récents événements survenus à la bibliothèque...

Tandis que Durfe poursuivait son explication et s'efforçait d'éclairer Etienne sur les mécanismes des rêves, afin qu'elle parvînt à trouver elle-même la clef du sien, Isabelle souriait distraitement et songeait : « C'est reparti ! Le psychiatre a repris le dessus. Si on le laisse faire, on en a jusqu'à demain ». Plusieurs fois elle fit de petits signes discrets à Etienne. Mais celle-ci ne

---

**C'est ton second prétendant !**

**Tu sais bien : le jeune étudiant  
qui n'a d'yeux que pour toi !**

---

semblait rien voir. Elle écoutait Durfe et lui posait même des questions. Elle semblait prendre plaisir à alimenter cette conversation. C'était assez simple à comprendre. Elle avait été plus ébranlée qu'elle croyait par son cauchemar et si, dans un premier temps, la possibilité d'en parler l'avait soulagée, la proposition de certaines pistes pour son interprétation achevait de la reconforter et répondait à une certaine curiosité. Jamais la connaissance n'est mieux fondée que lorsqu'elle s'enracine dans une expérience ! Etienne semblait vouloir exploiter l'occasion. Mais Isabelle s'impatientait. Elle profita d'un silence, après une phrase du discours de Durfe, pour rompre le charme qui semblait agir sur son amie :

- D'accord ! disait Durfe. Je te comprends, mais je pense que ce mauvais rêve était une bonne chose pour toi. C'était ta manière de régler tes comptes avec cet événement extraordinaire...

- Excusez-moi ! Je dois aller, glissa Isabelle.

- Oui, tu as raison, nous avons pris assez de temps ! constata Etiennette non sans un certain regret.

- Bonne matinée ! ajouta Durfe qui se leva aussi pour regagner son bureau.

La conversation s'achevait de manière un peu décousue. Isabelle n'y attribuait aucune importance, mais Etiennette n'était pas contente. Elle restait sur sa faim. Elle aurait bien voulu continuer cette conversation, exprimer jusqu'au bout son sentiment, livrer ses interrogations, même si, en retour, elle ne pouvait espérer - elle le savait - que des réponses approximatives et des solutions partielles. Les deux amies arrivèrent dans le hall d'entrée de la bibliothèque. Soudain Isabelle poussa Etiennette du coude. Celle-ci que la conversation avec Durfe habitait encore ne réagit pas. Isabelle la poussa une nouvelle fois et un peu plus brutalement.

- Qu'est-ce qu'il y a ? fit cette fois Etiennette, avec une pointe d'agacement dans la voix.

- Regarde là-bas ! Qui vient d'entrer dans la salle de lecture ?

- Je ne vois pas ! fit Etiennette.

- Ton autre amoureux !

- Ah ! Tu m'ennuies. Je ne vois personne de connu, répliqua Etiennette. Vas-tu être plus claire à la fin ! Qui est-ce ?

- Je viens de te le dire, répondit Isabelle qui trouvait là matière à se venger d'Etiennette qui l'avait forcée à faire tapisserie durant toute la pause.

Un plus grand énervement gagnait Etiennette. Elle ne savait pas quelle en était vraiment la cause, de l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait d'identifier celui qu'on voulait lui faire voir ou de l'acharnement d'Isabelle à la faire languir, en évitant de l'aider à le reconnaître. Elle reprit d'un ton assez ferme :

- Mais vas-tu me le dire : de qui s'agit-il ?

- Ne t'énerve pas ! répondit Isabelle avec un beau sourire où transparaisaient autant la jubilation que peut procurer une victoire que l'affection qu'on éprouve pour une proche amie. Tu vois là-bas, à la troisième table, le quatrième depuis la gauche... Regarde ! Il se lève, il sort de la salle... C'est ton second prétendant ! Tu sais bien : le jeune étudiant qui n'a d'yeux que pour toi ! Celui dont tu m'as parlé il y a quelques jours.

---

**A les voir, il n'était pas difficile de remarquer qu'il y avait plus, entre eux, qu'une relation de lecteur à bibliothécaire**

---

- Ah ! Oui, je vois ! fit Etiennette, apaisée comme par magie, et, soudain, bien curieuse des allées et venues du jeune homme.

- Tu vois qu'il t'intéresse ! remarqua Isabelle qui ajouta pour la mettre un peu plus mal à l'aise : il est beau, n'est-ce pas ! Très athlétique, les traits fins et il doit être remarquablement intelligent.

- Tu es sottre ! fit Etiennette.

Pourtant, elle partageait totalement le jugement de son amie et elle fut trahie par son émotion : la confusion empourpra son visage. Elle ressentit en même temps une vive chaleur envahir son corps.

Au cours de cette journée, elle allait encore vivre un événement qu'elle n'aurait jamais

imaginé. On était vers la fin de l'après-midi. Etiennette se trouvait à nouveau dans la partie publique de la bibliothèque. Son chemin croisa celui du jeune homme. Ils se saluèrent, s'arrêtèrent, échangèrent quelques propos. A les voir, il n'était pas difficile de remarquer qu'il y avait plus, entre eux, qu'une relation de lecteur à bibliothécaire. Leur conversation devait être davantage empreinte de considérations personnelles que d'informations professionnelles. Mais qu'importaient les mots ! Peut-être aurait-on même pu mettre dans leur bouche ceux de langues étrangères qu'aucun d'eux ne comprenait, des mots uduk ou warlpiri, des mots de langues récemment éteintes, des mots kungarakany, par exemple, cette langue que l'on pouvait entendre, il y avait encore peu de temps, au sud de Darwin. Oui, peu importaient la langue et les mots... Ils se seraient malgré tout compris ! Les phrases maintenaient une présence, un face-à-face. Les mots véhiculaient autre chose que de la raison. Ils se faisaient fantômes : ils étaient des ombres derrière lesquelles se dissimulaient des sentiments bien réels, forts et simples. Les deux jeunes gens s'aimaient. C'était une évidence. Cela se voyait. Cela pouvait même se toucher. Si, lors de leur première rencontre, quelques jours plus tôt, le jeune homme n'arrivait pas à cacher son trouble, Etiennette, aujourd'hui, ne cherchait pas à dissimuler l'attraction qu'elle éprouvait. Au bout d'un certain temps, ils se sourirent une dernière fois. Elle tendit sa main qu'il prit délicatement et retint quelques instants, puis ils se quittèrent.

\*\*\* \*\*

Germain Bonenfant était déçu. Il avait parcouru la ville entière et ses faubourgs, faisant étape dans toutes les officines des pharmaciens et les cabinets des médecins. Il revenait bredouille. Il entra dans le bureau du commissaire Boccafredda, sans façons :  
 - Bonjour patron ! Zéro, mais alors zéro. J'ai tout exploré. Personne n'a vu notre homme: ni les pharmaciens ni les médecins d'ici. Je viens de voir les autres collègues : c'est le même résultat ! Il y a bien encore trois médecins et un pharmacien qu'on n'a pas pu rencontrer. Ils sont en vacances. Mais ça m'étonnerait beaucoup qu'ils puissent nous apprendre quelque chose. Deux des médecins sont des gynécologues !

---

**- Vous voyez, Germain, on a bien fait de faire paraître ce portrait rapidement dans la presse !**

---

- Eh bien, moi, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, Germain ! répondit Boccafredda.

Il se leva et vint à la rencontre de Bonenfant, en agitant le fameux portrait que la presse avait diffusé. En raison des circonstances, il avait été impossible de publier une simple photographie de la tête découverte à la bibliothèque. Les techniciens de l'identité avaient réussi un portrait qui évitait de laisser voir la cruelle réalité de la décapitation. La tête avait été rendue présentable, améliorée disait Germain, mais le portrait ne mentait pas. On reconnaissait bien la victime.

- Vous voyez, Germain, on a bien fait de faire paraître ce portrait rapidement dans la presse !

- Vous avez obtenu des résultats ? demanda Germain.

En disant cela, il paraissait incrédule, même inquiet, comme s'il avait peur que Boccafredda lui répondît par l'affirmative. L'intuition de la réponse de son chef n'arrivait pas à dissiper les doutes qu'il avait.

- Oui ! Bon, c'est modeste ! reprit Boccafredda.

- Mais on tient au moins une piste ? demanda Germain, toujours sur le même ton.

---

**- Madame, venons-en directement à l'objet de cet entretien, si vous le voulez bien.**

---

- On a une piste, c'est exact ! Une dame a téléphoné. Elle aurait reconnu le portrait. Je dis : « Elle aurait ». Tant que nous n'avons pas d'identification formelle, nous ne pouvons être certains de rien. Mais avant de la faire venir ici, je veux la mettre au courant.

- Ah ! parce qu'elle ne sait pas ? interrompit Germain.

- C'était difficile de lui raconter ce qui s'est passé, au téléphone.

- Mais elle devait bien se douter que le portrait se rapportait aux événements de la bibliothèque, fit remarquer Germain.

- Croyez-vous ? dit Boccafredda. A la suite de ces événements extraordinaires, j'avais demandé à la presse de publier le portrait dans une première édition, avant de relater, dans une seconde, l'événement de la découverte de la tête. Elle a téléphoné hier soir et j'ai eu connaissance de son message ce matin, en arrivant au commissariat. Les journaux ne parlent des événements que dans leurs éditions d'aujourd'hui. Peut-être qu'en les lisant, elle aura pu établir un lien

entre l'avis de recherche et ceux-ci. Mais ce n'est pas sûr. On va d'ailleurs tout de suite le savoir.

- Comment ça, patron ? fit Germain.

- J'ai son adresse. On va lui faire une petite visite, histoire de mieux connaître la personne et son milieu. Et c'est toujours bien de rencontrer les gens chez eux. Ils sont plus confiants, plus détendus.

La réponse de Boccafredda avait l'air de satisfaire Bonenfant. Sur-le-champ, ils sortirent du commissariat, prirent leur voiture et se mirent en route.

L'adresse qu'ils avaient était celle d'une vaste et belle propriété située à la périphérie de la ville, dans cette partie que l'on nommait, dans un mélange d'envie et d'amertume, l'Eden. On n'y trouvait guère que trois ou quatre domaines très étendus, rappelant la réussite de quelques grandes familles au début de l'industrialisation de la région, tandis que le faubourg opposé, formé de gros immeubles vulgaires d'une lourde architecture, accueillait une population nombreuse, industrielle et souvent pauvre qui devait se satisfaire d'un espace plus réduit. Après être sorti de la ville, les deux hommes avaient l'impression d'être déjà dans une heureuse campagne. La route, assez large et bien entretenue, était bordée de beaux arbres et, sur le parcours, ils longeaient, par moments, d'immenses forêts. Ils arrivèrent enfin à destination :

- Com... Comraich. Oui, c'est ça : Comraich ! s'exclama Germain.

- Cela correspond à l'adresse. Nous sommes arrivés... Curieux tout de même comme nom de propriété, vous ne trouvez pas ? demanda Boccafredda.

- Ah, ça ! Tout à l'air curieux ici. Regardez, patron ! Cette allée est tellement longue

qu'on ne voit pas le bout. C'est même un peu effrayant.

Germain renchérisait sur les propos de Boccafreda. Il poursuivit :

- On se croirait dans une sorte de forêt. Vous croyez vraiment qu'il y a une maison là-bas ? S'il y en a une, je me demande à quoi elle peut bien ressembler. Peut-être au château de la Belle au bois dormant... mais nous n'avons rien de princes charmants, hein, patron !

---

**- Ainsi votre fille, Etienne  
Vermillion, ne sait rien de votre  
rencontre récente avec son père.**

---

Après avoir passé le portail qui était grand ouvert, la voiture s'engagea dans cette longue allée. Ils parvinrent enfin devant une grande maison qui n'avait rien d'un château médiéval, mais ressemblait à ces constructions solides et pourtant légères qu'inspiraient une architecture d'équilibre et un esprit de symétrie, telles qu'on pouvait en voir encore au début du 19<sup>e</sup> siècle, avant les manifestations de ce goût cossu qu'engendrait l'acquisition trop rapide de richesses trop nombreuses. Laisant leur voiture, les deux hommes gravirent quelques marches et, avant même de pouvoir faire connaître leur présence, se trouvèrent face à un homme étrange dont la personnalité s'effaçait presque entièrement, pour ne plus laisser subsister que sa fonction.

- Bonjour Messieurs ! Qui dois-je annoncer ? fit-il sur un ton monocorde.

- Le commissaire Boccafredda et l'inspecteur Bonenfant.

- Si vous voulez bien vous donner la peine ! reprit le personnage, en faisant entrer les deux policiers dans le vaste hall.

Ils n'attendirent pas longtemps. Une dame apparut, très digne et un peu intimidée. Pour la première fois de sa vie, elle avait affaire à la police. C'était Hélène Vermillion, la mère d'Etienne. Elle les fit entrer dans le grand salon. C'était effectivement une grande pièce dans laquelle la lumière du jour pénétrait profusément par de hautes et larges fenêtres. Elle était meublée avec goût. Divers styles s'y côtoyaient dans une heureuse harmonie. On eût dit qu'elle était partagée en deux parties un peu inégales, la première, un peu plus petite, à l'opposé des fenêtres, accueillait un piano à queue, tandis que la seconde, plus vaste, était occupée par un large canapé et quelques fauteuils, deux petites tables et, appuyée à la paroi, une superbe armoire. Bonenfant détaillait les lieux. Il avait rarement vu un intérieur aussi riche. Boccafredda semblait, au contraire, assez peu sensible à ce décor. Il s'adressa à Hélène sans ambages :

- Madame, venons-en directement à l'objet de cet entretien, si vous le voulez bien. Vous avez téléphoné au commissariat, après avoir reconnu, disiez-vous, le portrait paru dans la presse. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est cela.

- Et vous êtes certaine de l'avoir reconnu ?

- Bien sûr, il est difficile d'affirmer cela sur la seule base de ce portrait, mais je crois pouvoir le faire. Je n'avais pas vu cette personne depuis de très longues années...

- Et pourtant, vous affirmez avoir reconnu cet homme, fit Germain qui tenait à signaler sa présence par quelque remarque bien sentie.

- Oh ! C'est très simple, répondit Hélène. Alors, elle raconta sa surprenante rencontre, quelques jours auparavant, lorsqu'au sortir de l'atelier de l'horloger Trébuchet,

elle avait été abordée par un inconnu qu'elle avait fini par reconnaître, son premier amour, Serge, le père d'Etienne. Elle raconta aussi sa vie ou plutôt les parties de celle-ci qui pouvaient intéresser les policiers, parce qu'elles expliquaient comment et pourquoi Hélène connaissait si bien la victime. Cependant elle se garda d'entrer dans trop de détails intimes qui soulevaient en elle des blessures qu'elle n'aurait jamais crues encore ouvertes.

- Ainsi votre fille, Etienne Vermillion, ne sait rien de votre rencontre récente avec son père. Vous ne lui en avez pas parlé, semblait résumer Boccafredda. Elle ne connaît pas son père, M. Serge Lemont. Elle le croit mort depuis longtemps, nous dites-vous. C'est bien cela ?

- Oui, c'est exact ! Mais pourriez-vous me dire ce qui est arrivé à Serge. Pourquoi le recherchez-vous ? risqua Hélène.

- Je peux vous le dire maintenant. Nous ne le recherchons pas. Nous tentons d'identifier une victime et, d'après ce que vous nous dites, il est fort probable que cette victime soit Serge Lemont. Pour cela une identification formelle est indispensable. Je vous saurais gré de passer au commissariat demain.

Hélène était atterrée. En voyant le portrait dans le journal, elle avait imaginé une simple disparition, au pire un accident survenu à Serge qui aurait été dans un état critique momentané et n'aurait pu révéler son identité. Elle n'avait jamais pensé à la mort de Serge. A peine l'avait-elle retrouvé qu'elle le perdait à nouveau et, cette fois, pour toujours. Elle avait espéré pouvoir enfin parler à sa fille, lui dire toute la vérité, lui présenter peut-être même son père, se libérer elle-même d'un silence dont elle mesurait maintenant le poids. Tout s'écrou-

lait. Boccafredda vit qu'Hélène devenait absente, étrangère aux policiers, à sa demeure, à elle-même. Il tenta de la distraire de son malheur :

- Je sais qu'une identification n'est jamais agréable. Si cela peut vous aider, je peux vous assurer que vous ne serez pas seule et nous veillerons à vous importuner le moins possible...

- Qu'est-ce qui lui est arrivé au juste ? questionna Hélène.

Sans attendre la réponse des policiers, elle

---

**- La tête qu'on a découverte à la bibliothèque: c'était la sienne?  
Ce que raconte aujourd'hui  
le journal...**

---

posa une nouvelle question, comme si elle voulait éviter de les mettre mal à l'aise :

- La tête qu'on a découverte à la bibliothèque : c'était la sienne ? Ce que raconte aujourd'hui le journal... C'est de ça qu'il s'agit ? De cette effroyable chose. Mon Dieu !

- Malheureusement oui ! Si vous confirmez l'identité de la victime, on devra se rendre à l'évidence : il s'agira de la tête de Serge Lemont, répondit Germain.

Boccafredda fit un signe discret à Bonenfant pour qu'il se taise. Il sentait que ce dernier était sur le point de tout expliquer à Hélène et de préciser que c'était Etienne qui avait découvert la tête. Une pareille révélation aurait achevé la pauvre mère. Il détourna la conversation :

- Mais, si vous permettez, encore une question : vous aviez convenu d'un rendez-vous avec M. Lemont, lors de cette fameuse rencontre. Est-il venu vous rendre visite ?

- Oui, il est venu et...
- Nanny ! Nanny ! The monster of the earth...

Deux enfants venaient de faire irruption dans le salon, en criant. Il s'agissait des deux plus jeunes garçons de lord Timothy Erskine. La famille venait de rentrer de son voyage-éclair en Ecosse et les deux bambins n'avaient pas résisté au plaisir d'aller s'amuser dans le parc. Ils n'y étaient pas depuis très longtemps et voilà qu'ils en revenaient bouleversés. Hélène se leva et commença par les gronder un peu :

- Parlez en français, vous voyez que nous avons des invités et calmez-vous !

Les enfants obéissent. Ils se mirent à parler en français et répétèrent un peu plus calmement, mais toujours avec cet air terrifié :

- Nous avons vu le monstre. C'est le monstre de la terre. Il a voulu nous attraper... avec sa main...

à suivre...

## “ Le saviez-vous ? ”

### L'édition périodique scientifique

Voici quelques adresses sur l'évolution des périodiques et leur archivage.

- <http://www.ulg.ac.be/libnet/spring/futur/tsld001.htm>
- <http://www.mosarca.com/INDEXMOS/INDEX91.htm>
- <http://www.ulg.ac.be/libnet/spring/futur.htm>
- <http://www.univ-lyon2.fr/sentiers/edition/theses/nlm-fr.html>
- <http://www.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/d03/3chartron.html>

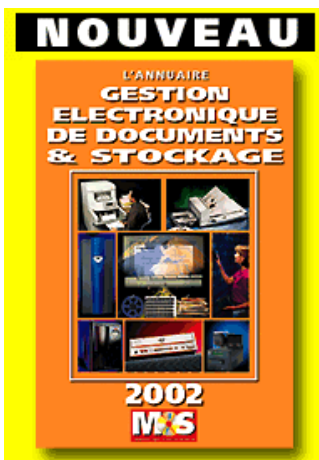
### Campus Virtuel Suisse

La quatrième étape du projet menée par le Département d'information documentaire de l'HEG de Genève, dans le cadre du campus virtuel Suisse, est maintenant achevée.

Ceux et celles qui suivent le déroulement de ce projet peuvent, dès maintenant, consulter cette quatrième étape sur le site de l'école : [http://www.geneve.ch/heg/rad/projets/campus\\_virtuel.html](http://www.geneve.ch/heg/rad/projets/campus_virtuel.html)

Le but du projet est de développer un didacticiel pour l'apprentissage d'une méthode de recherche documentaire en sciences économiques et en médecine dentaire, qui sera utilisé comme outil de formation des usagers.

Ce projet a débuté officiellement en mai 2001 et s'achèvera en décembre 2003.





# BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE ROMONT

## Petit historique

La bibliothèque de Romont a été ouverte en réponse à une demande de la population. Le conseil communal a dès lors décidé d'engager une personne afin de mettre sur pied cette institution. Une commission de bibliothèque était déjà au travail quand la bibliothécaire a été engagée le 1er mars 1982. L'ouverture de la bibliothèque le 2 décembre de la même année avec un fond de 2500 ouvrages correspondait à l'inauguration du bâtiment qui l'abrite et des nouvelles halles de gymnastique.

Depuis 1985 le catalogue et la gestion des prêts sont informatisés.

- Année d'ouverture : 1982
- Fonds fin 2001 (volumes) : 18'161
- No de périodiques vivants (titres) : 16

Cette bibliothèque de lecture publique à vocation régionale est une institution placée sous l'autorité de la Commune de Romont qui en assume seule le financement.

## Situation et présentation

La Bibliothèque se trouve dans le bâtiment de l'administration communale en face du Château au 1er étage. Accès par ascenseur. Grand parking disponible et gratuit à la Place de l'Hôtel de Ville.

La bibliothèque Communale de Romont est une bibliothèque d'accès public. La bibliothèque s'est donnée pour tâche de desservir la population régionale en documents de lecture publique (15 heures d'ouverture par semaine) et de parfaire sa vocation de recherches et de conservation (ouvrages sur la région). Elle est ouverte aux habitants de la Glâne et des régions avoisinantes qui



souhaitent trouver des informations dans les domaines suivants :

- romans et documentaires pour les adultes et la jeunesse
- bandes dessinées pour les adultes et la jeunesse
- riche collection d'ouvrages de référence
- patrimoine régional (auteurs et sujets régionaux)
- ouvrages sur le canton de Fribourg

## Les collections

Le fonds de la bibliothèque se définit ainsi :

- Lecture publique : romans et documentaires pour adultes et jeunesse
- Archives du Professeur Louis Page

Le fonds de 18'200 volumes est continuellement complété et actualisé (env. 11.000 dans le secteur adulte et 7.200 dans le secteur jeunesse).

Toutes les collections se trouvent en libre-accès. La bibliothèque est abonnée à 16 périodiques. L'année en cours figure en libre-accès sur des présentoirs, les plus anciens numéros sont à disposition dans des boîtes d'archives.

## Classification

Les romans et autres albums sont classés par ordre alphabétique des auteurs. La classification CDU est utilisée pour les documentaires.

**Accès au catalogue**

Par ordinateur à disposition des clients.

**Acquisitions récentes**

Liste des acquisitions (périodiquement) environ 1000 documents par année

**Particularités**

La Bibliothèque gère les archives régionales de Feu le Professeur Louis Page. Ces archives sont consultables sur demande.

**Horaires**

- mardi : 09h00-11h00 / 16h00-18h00
- mercredi : 14h00-17h00
- jeudi : 18h00-20h00
- vendredi : 16h00-19h00
- samedi : 09h00-12h00

Mois de juillet et août : ouvert de 17 à 20 h.  
le mardi et le jeudi.

**Personnel**

Béatrice Despont; Bibliothécaire Responsable; Carmen Deillon, Aide Bibliothécaire

**Commission de bibliothèque**

Jean-Marie Chollet, Conseiller communal délégué; Béatrice Despont; Jeanine Pittet; Anne Brünisholz; Ghislaine Bachmann; Antoine Dousse; Jean-Marc Fasel

**Équipement**

La bibliothèque met à votre disposition : un coin de lecture de 8 places, un coin lecture enfants et jeunesse en gradins, 10 places de travail pour étude des ouvrages de références, une photocopieuse, 1 poste de travail informatisé pour la consultation du catalogue de la bibliothèque, 1 accès à Internet sera également à disposition.



**Règlement et conditions de prêt (extrait)**

- La Bibliothèque publique communale de Romont est ouverte à tous les habitants de la ville et des environs
- Le lecteur est inscrit à la Bibliothèque comme abonné pour le prix de : Fr. 5.- pour les enfants et les jeunes. Fr. 20.- pour les adultes dès 18 ans révolus.
- L'abonnement de lecteur permet l'emprunt de 3 livres à la fois
- La durée du prêt est de 4 semaines. Elle peut être réduite, si un ouvrage est très demandé. Une prolongation peut être obtenue sur présentation du livre au service du prêt et, à condition qu'il n'y ait aucune réservation.
- Coin-lecture. Les lecteurs peuvent consulter librement les livres, revues et journaux se trouvant sur les rayons de la Bibliothèque. Certains volumes (ouvrages de références) sont réservés uniquement à la consultation sur place.

**Animations et visites guidées**

La bibliothèque organise ponctuellement diverses animations (expositions, heures du conte, concours, conférences, rencontres d'auteurs etc.).

Une visite guidée est organisée sur demande (pour une classe ou un groupe).

**Activités et fonctionnement (2001)**

458 adultes et 543 jeunes et enfants de la région ont fréquenté la bibliothèque, ce qui porte à 1.001 les lecteurs abonnés. 23.641 ouvrages ont été empruntés.

**Adresse :** Bibliothèque Communale, Rue du Château 93, CH - 1680 ROMONT  
Tél. (0)26 652 31 93 / Fax (0)26 652 43 67  
e-mail : bibliotheque@romont.ch

**SALON DU LIVRE DE GENÈVE – 2002**

Une immense vitrine pour les éditeurs, écrivains, œuvres humanitaires et vendeurs. Une mine d'or pour les lecteurs en herbe, les libraires, les jeunes et les moins jeunes.



En quelques chiffres :

une surface dépassant 30'000 m<sup>2</sup>;  
quelque 300 exposants représentant près de 1'000 maisons d'éditions;  
environ 120'000 visiteurs, soit plus de 1,6 million depuis la première édition.

Lorsque nous entrons, à notre droite se trouve un des nombreux pays invité : le Brésil. Un stand tout en bois, magnifiquement fabriqué ainsi qu'un contenu aussi riche que ludique. Le Brésil a autant mis sur des textes relatant l'histoire de sa littérature que des descriptions de photographies de paysages ou de visages de ses contrées. Ludique grâce à une exposition de montage en baguettes de bois et... où les aventureux peuvent s'adonner à ce « jeu » de patience. En continuant dans l'immense halle 5, les grands éditeurs sont bien au rendez-vous et ont placé leur « village ». Des villages ? Oui, car tout y figure ; autant les marques génériques que les sous-marques (Gallimard jeunesse, Gallimard découverte...).

Vers le fond de la halle se trouvent des stands musicaux. De charmantes personnes nous tendent divers programmes pour des groupes classiques ou autres, des africains y joue du jumbé, des petits étalages de

CD enrobés de musiques exotiques nous titillent les oreilles par une ambiance métissée et peu habituelle.

En contournant la halle, nous pouvons admirer des photographies de presses de l'année et également, juste en face, des ouvrages de d'évasions... Des livres traitant de pays, de cultures, de civilisations, de paysages ou de visages... Un endroit pour les voyageurs de l'âme et les grands rêveurs. Ensuite, un stand où les enfants sont rois : la bande-dessinée. Ce stand est disposé en U ce qui permet d'avoir une vision panoramique de la large palette de cette catégorie de littérature. On y trouve de tout. Depuis les « Yakari » et les « Petzi », en passant par l'incontournable « Titeuf », les BD de jeunes dessinateurs ou de dessins « gores ». Cet endroit est très animé. Durant les journées de ce salons divers dessinateurs (et également des auteurs sur leur stand) se livrent à des dédicaces où ils dessinent devant les jeunes.

Lorsque l'on veut s'en retourner vers l'entrée du salon, nous sommes surpris par la diversité des stands humanitaires. Un qui attirait tout particulièrement l'œil était le stand sur la protection de l'environnement. Des démonstrations à l'échelle démontraient notre vulnérabilité face aux changements climatiques, tectoniques de notre microcosme terrestre ainsi que la petitesse de nos réserves en matières premières. Des spécialistes (professeurs de l'EPFL, par ex.) nous expliquaient tous ces différents phénomènes.

Un stand également très intéressant, celui de la Confédération helvétique. Tous les domaines de notre gouvernement y exposaient une documentation illustrée et claire et des statistiques y étaient incluses.

Notons pour terminer la profusion de littérature jeunesse, littérature enfantine et grand public qui s'était par de grands stands tout le long de la halle.

### Quelques stands intéressants qui valaient la peine de visiter :

La bibliothèque nationale : présentation de son nouveau bâtiment;

« Au tigre vanillé » : présentation de destinations humanitaires, en collab. avec le WWF;

Benoît Lange : présentation et vente de ses photographies, vente d'articles de textiles,

Des hôtes prestigieux : la Grande-Bretagne, l'ex-URSS, la Belgique, l'Amérique latine, la Chine, l'Italie, l'Afrique du Sud, le Québec, Israël, l'Espagne, l'Allemagne, le Brésil ; plusieurs cantons, dont le Valais, Berne, Bâle, Vaud, Neuchâtel, Argovie, le Jura ; l'Europe, la Francophonie, le CICR sur le plan institutionnel,

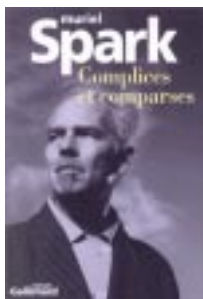
Les expositions : Goya, Breughel, Dali, Dauterive, Le Livre et le Journal chez les peintres, le Mythe de la Joconde, Picasso, Miro, l'Expressionnisme allemand, Leonor Fini.

### Exposition de Louis Vallotton.



Muriel Spark

## COMPLICES ET COMPARSES



Voulant tuer sa femme, qu'il blesse cependant gravement, un comte anglais assassine la nurse de ses enfants. Il s'enfuit aussitôt et se réfugie chez des amis. Pendant vingt-cinq ans, il erre à travers

l'Angleterre et l'Ecosse. Il se cache même en Afrique.

Il bénéficie du soutien d'un complice, qui est pratiquement son sosie. Mais lequel des deux est Lord Lucan ?

Passablement déprimés, ils consultent chacun leur tour à Paris, la fameuse psychiatre Wolf. Elle jouit d'une grande réputation, mais elle exerce sous un faux nom. Autrefois, jouant les stigmatisées, elle a extorqué pas mal d'argent à des personnes crédules. Craignant d'être dénoncés à la police, le vrai comte et son comparse se livrent au chantage, obligeant ainsi la doctoresse à se cacher à Londres.

Remise de ses émotions, elle décide alors de les suivre et se voit secondée par un couple, aussi désireux d'éclaircir cette affaire.

On retrouve nos deux hommes précepteurs auprès des fils d'un petit chef africain qui veut leur donner une éducation d'aristocrates. Un nouveau meurtre et une nouvelle confusion de personne.

Cette histoire loufoque, tirée d'un réel fait divers, est passionnante...comme tous les romans de Muriel Spark.

Jean Rolin

## LA CLÔTURE

Le lecteur accompagne la police au gré d'une ronde après vingt-deux heures, rue de la Clôture, située entre les voies de la gare de l'Est et le Périphérique. Description saisissante des bâtiments mal entretenus, de dépôts abandonnés, de déchets de toutes sortes.

Le narrateur, déambulant au milieu de ce monde, quasi oublié des dieux, croise clochards, ivrognes, dealers et péripatéticiens.

Parallèlement, il évoque le personnage du Maréchal Ney : un demi-dieu sur son cheval, mais gaffeur et sot selon les circonstances.

L'auteur a probablement tenté un rapprochement entre la vie de Michel Ney et celles de Ginka, retrouvée morte ; Lito qui a fui le gouvernement de Kabila ; Gérard qui a tenté sa chance en Australie ; et d'autres filles venues de l'Est ou d'Afrique.

Ce doit être leur Berezina à eux.

Desai Anita

## LE JEÛNE ET LE FESTIN



Un voyage intéressant dans des familles indiennes soucieuses de bien marier leurs filles et de pouvoir exhiber ainsi leurs bijoux, leur bonne situations sociale.

Les malheureuses jeunes filles n'ont guère la parole dans ces arrangements. L'une se voit épouser un mari si mauvais qu'elle se suicide, tandis

que l'autre, sottie et peu jolie, reste célibataire et servante dans sa propre famille. Elle doit s'occuper de son jeune frère, qui lui peut mener des études. Ce dernier est envoyé en Amérique, où hélas, complètement déboussolé, il ne s'adapte pas à un monde de vie si différent du sien.

L'auteur réussit bien à immerger le lecteur dans ce climat pesant, moite, dans lequel les gens sont si durs entre eux, le paraître étant trop important.

### ANNE CUNEO : LE SOURIRE DE LISA

par Laurence Curty



C'est toujours un plaisir de suivre les enquêtes de la détective Marie Machiavelli.

L'intrigue s'organise autour du meurtre d'une jeune fille. Il y a vingt ans, la police était persuadée qu'un garçon de neuf ans avait commis

cet assassinat. Mais il avait toujours nié en être l'auteur, et vu son âge, il ne fut pas condamné. Pendant une vingtaine d'années, il a vécu avec ce fardeau, était-il oui ou non coupable de cet acte ? Même son père le soupçonnait.

Lorsqu'il tombe amoureux d'une parente de la victime, son cousin le voyant si déprimé et cherchant à l'aider, supplie Marie de refaire toute l'enquête. Le travail de la détective sera fructueux et après des péripéties qui nous emmèneront, de Lausanne à Bâle, à travers les vignes du Lavaux et dans les musées, le vrai coupable sera confondu. A vous de découvrir les détails de l'enquête en lisant ce roman !

## MONGO LE MAGNIFIQUE ENQUÊTE

Tout juste remis d'une précédente aventure, voici revenu le Dr Robert Frederickson, plus connu sous le nom de *Mongo le Magnifique*, ancien acrobate de cirque, aujourd'hui docteur en criminologie, détective privé, spécialiste des arts martiaux et accessoirement personne de petite taille, nain pour tout dire.

Dans l'énigme du *Chapeau de la peur aux dents longues* (Rivages noir ; 411, trad. de: *Fears of the old rings*) *Mongo* replonge pour notre délice dans l'univers du cirque en se portant au secours d'un ancien ami. Fidèle à l'habitude, l'enquête de *Mongo* dérape en moins de trente pages vers une rocambolesque aventure où notre héros doit échapper à une meute de loups-garous préhistoriques équipés de canines longues comme des sabres, obéissant aux ordres sanguinaires d'un savant fou. On craint pour le fond de culotte du brillant détective! Aidé de son frère Garth et de l'élégante éléphante Mabel, *Mongo* trouvera-t-il les mots pour renvoyer les charmants toutous à la niche ?

Probablement oui, puisque dans sa prochaine aventure, *Chant funèbre en rouge majeur* (Rivages Noir ; 439) à paraître le 19 juin 2002, *Mongo* devra affronter un nouveau méchant hors du commun: un terroriste qui vient de dérober dix millions de dollars à une organisation philanthropique, en laissant derrière lui plusieurs victimes aux yeux crevés. *Mongo* débarque à Genève, où il plonge dans un univers trouble où la

CIA côtoie une redoutable secte japonaise. Tous les ingrédients et tous les personnages familiers sont réunis pour une nouvelle aventure de Mongo comme on les aime, dans un décor mystérieux et exotique: les rives du lac Léman.

A la lisière des genres entre action, espionnage, fantastique avec un zeste de science-fiction, le lecteur ne saisit pas toujours où George Chesbro veut l'emmener... jusqu'à un dénouement parfaitement déroutant. L'auteur à l'imagination délirante savoure aussi les instants où son personnage souffre mille maux, comme dans *Une affaire de sorciers* (Rivages noir ; 95) où Mongo est évincé par une secte satanique adepte des jeux de couteaux. Dans *Les bêtes du Walhalla* (Rivages noir ; 252), il est livré aux expériences amusantes d'un généticien qui modifie son code ADN sur fond de musique wagnérienne, transformant lentement Mongo en stick Frionor vivant, avant que la vérité éclate et que les écailles lui tombent des yeux.

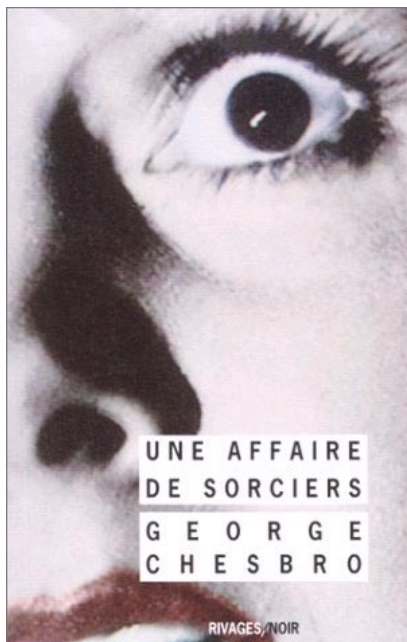
Auteur discret, George Chesbro lève un coin du voile dans *La naissance de Mongo* (Rivages noirs ; Hors-série, pp. 22-23). «La naissance de Mongo fut grandement favorisée par ce sentiment que j'avais, moi, d'être un nain, psychologiquement, face à cette tâche effrayante qui consiste à devenir écrivain. Mongo peut être considéré comme une métaphore de mon impuissance. D'ailleurs, je me demande si Mongo ne doit pas une grande partie de son succès au fait, justement, qu'il évoque des sentiments semblables chez mes lecteurs. Rares sont les individus qui, à un moment donné, n'ont pas l'impression d'être un nain dans un

monde de géants. Des géants qui nous écrasent et nous menacent de nous broyer d'une manière ou d'une autre. Mongo, avec son mépris pour son handicap et sa volonté irréductible d'utiliser au maximum ses talents, incarne pour nous tous l'espoir que, avec du courage, n'importe lequel d'entre nous peut non seulement survivre mais aussi triompher dans le vaste environnement froid et hostile qui est le nôtre».

---

... dans *Une affaire de sorciers* (Rivages noir ; 95) où Mongo est évincé par une secte satanique adepte des jeux de couteaux.

---



## JAZZ EN SCÈNES (1961-1967). Les géants du Jazz photographiés par Hervé Gloaguen (Agence Rapho)

Exposition photographique à la BCU, du 7 juin au 7 juillet 2002

Hervé Gloaguen est né à Rennes en 1937. Il vit à Paris depuis 1958. Il effectue plusieurs voyages aux USA, découvre les grands paysages américains, le Pop Art, et quelques lieux cultes du Jazz, une musique qui le passionne depuis son adolescence. Ses rencontres avec le chorégraphe Merce Cunningham et le peintre Andy Warhol sont à l'origine de sa passion pour l'art plastique contemporain. Entre 1969 et 1973, il photographie la scène artistique française qui aboutira à la publication du livre « L'art actuel en France », Ed. André Balland, en 1973. En 1972, il participe à la création du groupe « Viva ». En 1975, Hervé Gloaguen

Louis Armstrong © H. Gloaguen-Rapho



photographie la fin de la guerre du Vietnam et la chute de Saïgon.

Depuis 1982, il est représenté par l'Agence Rapho. Dans ce contexte, il a collaboré régulièrement, de 1985 à 1990, au magazine Géo, a effectué de nombreux voyages en Afrique, et a participé aux « Rencontres Photographiques d'Arles » (1989) et au Festival de Perpignan « Visa pour l'Image » (1992). Il met actuellement la dernière main à un reportage encore inédit sur Rome la nuit, et a commencé un travail de longue haleine sur Londres.

### ENTENDRE À L'ŒIL !

J'ai pris le métro deux heures avant le concert. Arrêt station Madeleine. Costume de flanelle grise, cravate de laine tricotée, imperméable façon «Trench» (il faut avoir la tenue au début des années soixante ... !), et deux appareils en bandoulière pour « faire professionnel », je suis la rue Caumartin, passe le Bar Romain et tout de suite à droite dans la cour. Passage délicat de l'entrée des artistes : «C'est pour quel journal ?» Cœur battant, imperturbable : «Jazz Hot ! Jazz Magazine ! France Soir ! Télé 7 Jours !» C'est selon. Selon le jour, le culot, la gueule du cerbère. On me jauge. Parfaite maîtrise. Bruit lointain d'aspirateur, odeur de poussière et de tabac froid. La barrière s'entrouvre. «Vous êtes en avance...» Je passe. Bon dieu ! C'est encore bon pour ce coup-ci ! Je vais entendre Dizzy à l'œil ! Entre le bar et les coulisses de l'Olympia où passent, inaccessibles, Bruno Coquatrix, Daniel Filippachi, Norman Granz, c'est le brouhaha des retrouvailles de musiciens,



des claques dans le dos, des carnets d'adresses, des rires énormes de géants noirs. D'une porte battante vient l'écho d'un piano noir et luisant avec, penché sur les touches, Duke Ellington ou Oscar Peterson. Face à un miroir doré, le bon géant Canonball.

Dernier coup d'œil avant d'entrer sur scène où le grand Elvin Jones, à genoux, en smoking, fixe sa batterie avec un marteau et des clous avant de la marteler pendant deux heures derrière l'étourdissant John Coltrane.

Scintillement des cymbales Zildjian, acier nickelé des accessoires de batterie. Un œil sur sa montre, Miles suçote gravement une embouchure d'argent poli ; un barbu maigre et noir étreint une contrebasse ventrue et fragile dans une forêt de micros. Sur la tablette d'une loge deux mains baguées plongent dans la peluche rouge d'un étui «Made in USA» et en extraient l'or aux clés délicates d'un saxophone alto ou ténor. Affûtage du bec du bout des lèvres. Quel-

ques arpèges les yeux fermés.

«Com'on! Get on Stage!...». Derrière la lourde jupe de velours du rideau de scène s'agite le PARIS des branchés de l'époque et des fans de province «montés» pour entendre les maîtres du Jazz en visite pour un soir entre Londres et Francfort.

Projecteurs. Rideau : «one, two, three, four..» Tempo d'enfer donné par la pointe d'une chaussure vernie. Clameur du public. Joie d'être là. Envie de pleurer.

Culte du Jazz ! Don du Jazz ! Leçon du Jazz ! Avec toujours cette mélancolie, cette humanité qui perce sous la maîtrise, la virtuosité, ou la transe. Ebloui, fasciné, par les visages et les mimiques, rageant contre la lumière trop faible et le manque de télé-objectif, jouant à cache-cache avec le régisseur, c'est dans ces concerts de l'Olympia, de Pleyel et du Théâtre des Champs Élysées que je forge mon savoir-faire de reporter. Mais il faudra que j'aie vu plus loin. Ces avant-goûts d'Amérique me pousseront vers d'autres voyages...

Miles Davis

© H. Gloaguen-Rapho



T. Bone Walker © H. Gloaguen-Rapho



**La grande fatigue de l'existence humaine n'est peut-être en somme que cet énorme mal qu'on se donne pour demeurer vingt ans, quarante ans, davantage, raisonnable, pour ne pas être simplement, profondément soi-même, c'est-à-dire immonde, atroce, absurde. Cauchemar d'avoir à présenter toujours comme un petit idéal universel, surhomme du matin au soir, le sous-homme claudicant qu'on nous a donné.**

**LOUIS-FERDINAND CÉLINE** *Voyage au bout de la nuit* (1932)

